

Paysages d'Orient et de Méditerranée: une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique. Deuxième bilan des journées d'étude (mise à jour du 30 janvier 2017)

Stéphane Lebreton, Pierre Schneider

▶ **To cite this version:**

Stéphane Lebreton, Pierre Schneider. Paysages d'Orient et de Méditerranée: une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique. Deuxième bilan des journées d'étude (mise à jour du 30 janvier 2017). 2017. halshs-01452913

HAL Id: halshs-01452913
https://shs.hal.science/halshs-01452913

Preprint submitted on 2 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

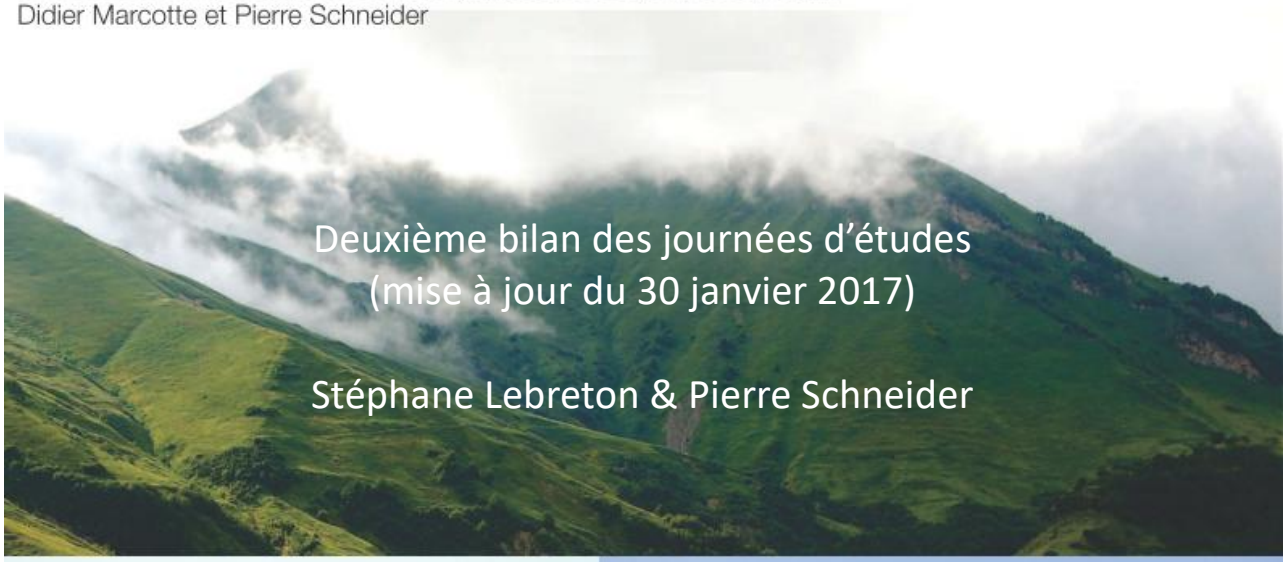
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Paysages d'Orient et de Méditerranée

Une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton, Didier Marcotte et Pierre Schneider



Deuxième bilan des journées d'études
(mise à jour du 30 janvier 2017)

Stéphane Lebreton & Pierre Schneider



Sommaire

Introduction 3

Description et paysage dans le discours géographique antique 3

Pourquoi ces ateliers ? 5

Remarques complémentaires 6

Perspectives 7

Bilan synthétique des trois premiers ateliers de travail : premières conclusions et pistes de recherche 8

Le lexique de la description des lieux et du paysage 8

La sélection des détails ; le point de vue du descripteur 9

La réécriture ; l'intertextualité 13

Dynamique de la description ; « blocs paysagers » 13

La place de la description paysagère dans le savoir géographique 14

Les perceptions sensorielles à l'œuvre dans la description 17

La comparaison 18

Annexe 1 - Lire les paysages de la géographie antique selon Christian Jacob 20

Annexe 2 - L'analyse du paysage selon un géographe moderne 25

Annexe 3 - Une suggestion pour les travaux à venir : la démarche comparative 27

Annexe 4 - Présentation du projet ; programmes des trois premières journées 29

Introduction

Description et paysage dans le discours géographique antique[1]

Il n'est pas difficile de trouver, chez les « géographes » antiques dont les textes ont été le mieux préservés, des réflexions sur la place de la description. Ainsi Ptolémée, dans un texte bien connu qui oppose la géographie à la chorographie, estime que la part d'information qui incombe au chorographe est celle des détails qui caractérisent chaque contrée de l'*oikoumenê*. En d'autres termes, il revient à celui-ci de décrire les hommes et leur environnement. À l'opposé, la géographie restitue l'organisation de la terre – i. e. des contrées qui composent la terre – considérée globalement et sous ses traits les plus généraux, du moins dans sa partie connue.

> Contrairement à la chorographie qui découpe la terre en régions et les présente (ἐκτίθεται) séparément, chacune pour elle-même, en décrivant[2] une foule de détails mineurs (συναπογραφομένη πάντα σχεδὸν καὶ τὰ σμικρότατα), tels que ports, villages, bourgs, affluents des grands fleuves etc., la géographie a pour rôle de montrer la terre connue dans son unité (τὸ μίαν τε καὶ συνεχῆ δεικνύναι τὴν ἐγνωσμένην γῆν). (…) Tandis que la chorographie a pour objectif l'étude des réalités partielles (comme un peintre qui dessinerait seulement une oreille ou un œil), la géographie, elle, vise à donner une vue d'ensemble (comme lorsque l'on dessine la tête entière). (…) Il s'ensuit, suivant la logique et par commodité, que l'on confie à la chorographie le soin d'indiquer les particularités de détail (συναποδιδόναι καὶ τὰ μικρομερέστερα τῶν ἰδιωμάτων), à la géographie celui de montrer les pays eux-mêmes avec leurs principales caractéristiques (τὰς χώρας αὐτὰς μετὰ τῶν καθόλου παρακειμένων). Les parties premières, celles auxquelles il convient de donner les dimensions adéquates, sont, pour le monde habité, les divers pays dans leurs positions relatives ; pour chaque pays en particulier, les traits spécifiques qui le caractérisent (αἱ τῶν ἐπὶ πλεῖον αὐταῖς ἐμπεριεχομένων διαφοραί)[3]. (Ptolémée, *Géogr*. 1, 1, 1-4 ; traduction G. Aujac)

Ptolémée n'a pas pratiqué cette « chorographie ». Strabon l'a fait. Dans ses prolégomènes, il explique comment il pourra décrire les toutes contrées de l'*oikoumenê*, y compris celles qu'il n'a pas vues. Si, en effet, ses observations personnelles lui permettent de mieux parler des contrées qu'il a visitées – on le constate, par exemple, dans la description de l'Égypte (voir Strabon, 17, 1*, in extenso*)–, l' « autopsie » lui fait défaut pour beaucoup d'autres.

---

[1] C'est une banalité de le dire : le savoir géographique antique ne constitue pas un « genre » littéraire spécifique. Il se répartit dans des « genres » très divers. Comme l'écrit Chr. Jacob : « On serait tenté de dire, d'entrée de jeu, que la géographie et l'ethnographie apparaissent dans toute la littérature grecque. À côté des textes spécialisés, il n'est pas un poète, pas un historien, pas un romancier ou un auteur dramatique, qui ne fasse référence, d'une manière ou d'une autre, à des paysages lointains ou à des modes de vie exotiques » (*Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, 1991, p. 13). C'est pourquoi nous préférons utiliser l'expression « discours géographique », plutôt que « géographie » (voir aussi *infra*, n. 6). Dans cette série d'ateliers, nous avons privilégié certain types d'écrits : littérature « technique » et « scientifique » (par ex., Strabon, Ptolémée ; Théophraste) ; biographie (par ex., Plutarque) ; histoire (par ex., Hérodote ; Polybe ; Tacite ; Arrien) ; périple (par ex., Arrien) ; monographies régionales (par ex., Mégasthène) ; poésie didactique (par ex., Denys d'Alexandrie) et poésie qui incorpore explicitement des développements géographiques (par ex., Lucain).

[2] G. Aujac traduit : « en portant sur le dessin ». Cette orientation vers la cartographie paraît forcée. Müller écrit beaucoup plus justement : *descriptione complectatur*. Le dictionnaire Bailly donne, pour ce mot, « décrire en même temps ».

[3] Dans le paragraphe suivant Ptolémée attribue à la chorographie le qualitatif plutôt que le quantitatif, i. e. ce qui se mesure (περὶ τὸ ποιὸν μᾶλλον ἢ τὸ ποσόν) et qui convient à la géographie.

Il faut donc faire appel aux observations des autres, dont les témoignages (*akoê*), au prix d'une rigoureuse critique, seront incorporés dans le discours du géographe. Tout comme un stratège qui organise la bataille grâce aux descriptions qui lui sont données, le chorographe a besoin de descriptions organisées par des témoins du monde pour composer l'image celui-ci :

> La forme, la couleur, les dimensions d'une pomme, son odeur, la qualité de son contact, sa saveur sont appréhendés par les sens ; à partir de là l'intelligence recompose le concept de pomme. De même, quand il s'agit de figures d'une certaine taille, les sens ne nous en font voir que des fragments : c'est l'intelligence qui compose l'ensemble à partir de ce que l'œil a vu [τὸ δ' ὅλον ἐκ τῶν ὁραθέντων ἡ διάνοια συντίθησιν]. C'est ainsi que procèdent les hommes d'étude : se fiant à ces sortes d'organes des sens que sont les individus divers qui, au hasard des voyages, ont vu divers pays, ils recomposent en un schéma unique l'apsect du monde habité dans sa totalité [οὕτω δὲ καὶ οἱ φιλομαθεῖς ἄνδρες ὥσπερ αἰσθητηρίοις πιστεύσαντες τοῖς ἰδοῦσι καὶ πλανηθεῖσιν οὓς ἔτυχε τόπους ἄλλοις κατ' ἄλλα μέρη τῆς γῆς, συντιθέασιν εἰς ἓν διάγραμμα τὴν τῆς ὅλης οἰκουμένης ὄψιν]. N'est-ce pas ainsi que procèdent les chefs militaires ? Ils font tout par eux-mêmes, sans doute, mais ils ne sont pas partout présents à la fois ; le plus souvent ils doivent leur succès à l'entremise d'autrui, se fiant à des messagers et dépêchant des ordres en accord avec ce qu'ils ont ouï dire. Si donc l'on considère que pour savoir il faut avoir vu, l'on supprime le critère de l'ouïe, sens qui, en matière de science, est nettement supérieur à l'œil[4] [ὁ δ' ἀξιῶν μόνους εἰδέναι τοὺς ἰδόντας ἀναιρεῖ τὸ τῆς ἀκοῆς κριτήριον, ἥτις πρὸς ἐπιστήμην ὀφθαλμοῦ πολὺ κρείττων ἐστί] (Strabon, 2, 5, 11 ; traduction G. Aujac).

Quels sont ces détails que le chorographe doit donner et qui composent les descriptions ? D'après ce que Ptolémée laisse entendre, il lui faut énumérer les traits géomorphologiques qui organisent l'espace de la contrée décrite : fleuves, détroits, montagnes etc. Les installations humaines font aussi la matière de la chorographie (villes, villages, ports …), ainsi qu'une foule d'autres particularités de détail, car la liste de Ptolémée n'est en aucun cas limitative. C'est en ce sens que l'on peut dire que la chorographie est la part du savoir géographique antique qui incorpore souverainement la description, et donc le paysage.

Bien que, comme le rappelle Chr. Jacob (voir *infra*, annexe 4), le mot et le concept même de « paysage » n'existent pas en grec – l'anachronisme est évident –, le discours géographique antique abondent en « descriptions paysagères ». Les preuves en sont multiples, telle, par exemple, cette introduction de Strabon au chapitre consacré à la Perse :

> Si l'on prend en compte la nature et les conditions atmosphériques [τῇ φύσει καὶ τῇ τῶν ἀέρων κράσει], la Perse offre trois zones distinctes : une première zone maritime, torride, sablonneuse, pauvre en produits autres que les fruits des palmiers [καυματηρά τε καὶ ἀμμώδης καὶ σπανιστὴ καρποῖς ἐστι πλὴν φοινίκων], zone qui peut mesurer 4300 ou 4400 stades d'étendue et qui s'arrête au cours de l'*Oroatis*, le plus grand fleuve de la contrée ; une seconde zone située au-dessus de celle-là, zone riche en productions de toutes sortes, composée de plaines et d'excellents pâturages et de plus abondamment pourvue de rivières et de lacs [πάμφορος καὶ πεδινὴ καὶ θρεμμάτων ἀρίστη τροφός, ποταμοῖς τε καὶ λίμναις πληθύει] ; une troisième zone enfin, boréale, froide et montagneuse, habitée à sa limite extrême par des pâtres ou éleveurs de chameaux. [χειμέριος καὶ ὀρεινή· πρὸς δὲ ταῖς ἐσχατιαῖς εἰσιν οἱ καμηλοβοσκοί - *suivent les mesures en longueur et largeur données par Ératosthène*] (Strabon, 15, 3, 1 ; traduction A. Tardieu revue).

[4] La traduction de *akoê* par « ouïe » est trompeuse : Strabon, au bout du compte, n'oppose pas deux types de perception (ou « sens »), mais deux modes d'appropriation du savoir : direct (observation personnelle) et indirecte (savoir transmis par une tradition, essentiellement écrite).

Dans sa présentation des différentes partie de la contrée nommée Perse, Strabon ne s'est pas contenté de fournir des limites spatiales (l'*Oroatis*, la ligne littorale du golfe Persique etc.) et des mesures. Il a aussi introduit des indications que nous pouvons qualifier de « paysagères » (soulignées dans le texte). Elles se superposent aux divisions spatiales – et ce pour nuancer, ou corriger cette première approche : la description de la « nature des lieux » – laquelle ne relève pas de la mesure – s'est combinée à la division des lieux, laquelle relève de la mesure (*megethos*).

Prenons un autre exemple. Dans sa présentation de l'Éthiopie, Strabon signale sa forme (*skhêma*) longiligne, semblable à celle de l'Égypte qui, compte non tenu du Delta, a la forme d'un ruban. Mais il ajoute quelques données – certes minimales – relatives à la nature des lieux : la zone non atteinte par l'inondation est un désert aride et à l'habitat clairsemé ; *a contrario*, la bande inondée apparaît comme fertile, verdoyante et densément peuplée, comportant des noyaux d'habitations nombreux : c'est ce que laisse entendre la comparaison avec l'Égypte :

> Mais l'Éthiopie, à son tour, est le prolongement direct de l'Égypte ; elle offre avec ce pays de grandes analogies, et par sa situation relativement au cours du Nil et par la nature des lieux [τὴν ἄλλην φύσιν τῶν τόπων] : comme l'Égypte, elle est étroite, longue et sujette à des inondations périodiques, et tout l'espace situé en dehors de la limite des débordements du fleuve, tant sur la rive orientale que sur la rive occidentale, n'y est de même qu'un désert aride, presque partout inhabitable [ἔρημά τε καὶ ἄνυδρα καὶ σπανίως οἰκεῖσθαι δυνάμενα, τὰ μὲν πρὸς ἕω τὰ δὲ πρὸς δύσιν κεκλιμένα]. (Strabon, 1, 2, 25 – traduction A. Tardieu revue ; voir aussi Strabon, 2, 5, 11)

La « description paysagère » n'est évidemment pas réservée aux auteurs orientés vers la chorographie, tels Strabon ? En réalité, la plupart des documents comportant une forme de discours géographique sont susceptibles de comprendre une forme de description des lieux. Il est même étonnant de voir ceux qui se trouvent au sommet du classement de K. Geus (*infra*, n. 6), c'est-à-dire ceux qui pratiquent la géographie hautement théorique (« fully reasoned geography »), insérer de courtes notations paysagères, comme le montre ce passage de Ptolémée.

> Après eux (i.e. les Indiens *Daonai*) vient une région accidentée [ὀρεινή] qui touche au pays des *Lêistai* et qui contient des tigres et des éléphants ; on dit que les habitants du pays des *Lêistai* ont l'aspect de bêtes et habitent dans des cavernes ; ils ont la peau analogue à celle des hippopotames, en sorte que les flèches ne peuvent la transpercer. (Ptolémée, *Géogr*. 7, 2, 21 – traduction L. Renou)

Pourquoi ces ateliers ?

La présence, l'importance de la description des lieux – des paysages – dans le discours géographique antique est telle qu'une grande partie de celui-ci a été qualifiée de « géographie descriptive » par les érudits. Ainsi, P. Pédech :

> Anaximandre avait fondé le dessin géographique. Hécatée a donné la forme littéraire à la géographie ; c'est dire qu'il a créé la géographie descriptive. Mais pas plus qu'Anaximandre il n'a été un commencement absolu. Avant lui, les Grecs de la période colonisatrice avaient rédigé des manuels nautiques qui portent le nom de « périples » et qui offraient une description des rivages de la Méditerranée et de la mer Noire. Certains se présentaient sous la forme sèche d'un

journal de bord ; d'autres adoptaient déjà une élaboration littéraire.[5]

Quant à D. Dueck, elle divise le savoir géographique antique en deux catégories : la « géographie descriptive » et la « géographie mathématique », auxquelles elle ajoute la cartographie[6]. La « géographie descriptive », selon cet auteur, se manifeste dans les genres suivants : 1) l'épopée, le mythe et la poésie ; 2) la tradition historiographique – la section la plus nourrie, car elle y examine l'évolution de la « géographie descriptive »– ; 3) les récits de voyages (« travelogues and curiosities »).

Ce qui frappe dans tous les cas, c'est l'absence d'enquête sur les termes « descriptif », « description » – et *a fortiori* « paysage » –. Ces notions semblent être perçues comme des évidences allant de soi et ne nécessitant pas d'éclaircissement particulier[7]. Or, même si chacun d'entre nous a une compréhension intuitive des notions de « description » et de « paysage », il nous a paru nécessaire – et légitime – de tenter de les élucider et de les comprendre, dans le cadre de la géographie antique. Sans aucun doute, c'est cette absence de recherche systématique sur la question de la description des lieux, ainsi que les pistes ouvertes par Chr. Jacob (voir annexe 3) qui nous ont convaincus de l'intérêt de cette enquête sur la « topographie » – le mot est pris ici en son sens littéral –. Ce qui suit est le bilan synthétique des trois premiers ateliers. Le lecteur y trouvera aussi bien des quasi-conclusions que des pistes restant encore à explorer.

Remarques complémentaires

Il convient de souligner que le troisième atelier (« paysages urbains ») a stimulé la réflexion en ouvrant des pistes insoupçonnées jusqu'alors. Une des raisons de cet apport est que les « paysages urbains » – l'expression peut étonner au premier abord – forment une sorte de contre-modèle des paysages « naturels » examinés jusqu'alors (paysages littoraux ; paysages fluviaux). Les villes sont, en effet, des espaces particulièrement « anthropisés » : elles portent la marque de l'administration, du pouvoir, du travail des hommes – on retrouve d'une certaine manière l'opposition *pronoia* / *phusis* – ; l'organisation spatiale y est l'œuvre de l'homme. Les

---

[5] P. Pédech, *La géographie des Grecs*, Paris, 1976, p. 40. Voir aussi Id., p. 53 : « Le meilleur [sc. de la géographie d'Hérodote], c'est qu'il a compris que la tâche du géographe n'est pas de relever les itinéraires, mais de décrire des espaces et des milieux, de les individualiser par le climat, le sol, la végétation et la faune, et surtout par le mode d'implantation des groupements humains. »

[6] D. Dueck, *Geography in Classical Antiquity*, Cambridge, 2012, p. 3: cette division lui semble préférable à l'approche chronologique traditionnelle des histoires de la géographie antique (« Because of the particular nature of ancient geographical sources, we have rejected chronological order as a primary organizing criterion. Instead, the discussion that follows is divided into three groups of records, corresponding to three ancient approaches to the theme : (1) the descriptive, verbal and literary approach ; (2) the scientific, mathematical, accurate method ; (3) the (carto)graphic, visual technique. » (voir aussi Dueck, p. 43). Il existe une alternative intéressante aux traditionnelles classifications en genres – tout comme aux présentations purement chronologiques, i. e. aux histoires de la géographie antique. Voir K. Geus et M. Thiering (eds), *Features of Common Sense Geography. Implicit Knowledge Structures in Ancient Geographical Texts*, Berlin, 2014, p. 28-29. Ce tableau distingue la géographie « intuitive » –i. e. la plus communément partagée (« intuitive geography »), celle issue d'un enseignement (« scholarly geography ») et la géographie théorique (« fully reasoned geography »). Tous les auteurs produisant du discours géographique trouvent une place dans cette nouvelle organisation.

[7] Pour des utilisations sans analyse du terme « description » et de ses dérivés, voir par exemple Dueck, p. 44 ; 47 ; 49 ; 57 ; 63 ; 66. Il en va de même dans l'ouvrage de P. Pédech, ainsi que, sans doute, dans la dernière histoire de la géographie en date : D. W. Roller, *Ancient Geograph y: The Discovery of the World in Classical Greece and Rome*, Londres - New York, 2015 ; *non vidi*).

villes incarnent aussi le passé des hommes, incorporant dans les lieux la dimension temporelle[8]. Ce n'est pas tout : c'est également en se penchant sur les paysages urbains que l'on a pris conscience du lien pouvant unir la description des lieux et l'éloge – et donc de la pénétration possible des règles du genre de l'éloge dans la description.

Autre avancée majeure, résultant de l'intervention d'A.-G. Weber : il est important de comprendre l'évolution qu'a connue la description. Il apparaît que la description a été codifiée sous l'influence des naturalistes au 18e siècle en Europe. On peut comprendre ainsi l'écart qui sépare les descriptions antiques des très nombreuses descriptions géographiques du 19e siècle, époque à laquelle les sociétés de géographie se développent en Europe et en Amérique du Nord. Ce point devra être approfondi dans la suite de notre travail, par une pratique plus systématique de l'approche comparative (voir *infra*, annexe 3).

Perspectives

À l'issue du cinquième et dernier atelier, nous publierons une – vaste – collection de textes annotés par les différents contributeurs. Cette *Anthologie du paysage dans la géographie antique* sera précédée d'une introduction qui reprendra – sous forme améliorée et organisée – le présent bilan[9]. Telle sera la conclusion de cette série de journées d'études. Notre but avoué était d'enrichir, modestement, l'étude de la géographie et des représentations de l'espace dans le monde méditerranéen antique. Nous espérons que ces ateliers y seront parvenus.

[8] D'une certaine façon, la cité peut se résumer aux citoyens : décrire les citoyens, leurs qualités, leurs coutumes, permet d'affiner ou de décrire autrement le paysage urbain. Cela pourrait expliquer que certains textes passent par la description des habitants d'une agglomération. La description d'Athènes d'Héracleidès le Crétois donne autant d'importance aux monuments qu'aux habitants. Il y a d'ailleurs adéquation entre les deux.

[9] Il n'y aura pas de bilan à l'issue du quatrième atelier (22 mars 2017).

Bilan synthétique des trois premiers ateliers de travail : premières conclusions et pistes de recherche

Le lexique de la description des lieux et du paysage

Comme souvent, l'étude du lexique est à la fois fondamentale, nécessaire et stimulante. Le lexique à examiner se répartit en deux catégories.

D'une part, il faut répertorier les mots qui définissent l'acte de décrire, ainsi que ceux qui définissent l'objet de la description : *graphein* (et ses dérivés ainsi que ses composés [*geographein*]) ; *historein* (et ses dérivés) ; *ekmanthanein* (et ses dérivés) ; *exêgeisthai* ; *periodos* et *periêgêsis* ; *eperkhomai* (Strabon, 6, 1, 15) ; *diexerkhomai* (Strabon, 5, 2, 1) ; *idiôma* (accolé à *topôn*, pour désigner les particularités des lieux) ; *phusis* (voir Strabon, 15, 1, 3, cité *supra*, p. 4 ; Polybe, 5, 21, 6 [ἡ τῶν τόπων φύσις][10]) ; *morphê* etc. On notera que parfois de simples déterminants annoncent le passage à la description (Arrien*, P. Eux*. 12, au sujet de *Kalpê* : *hopoion ti khorion esti kai hopoios hormos*).

Par ailleurs, il conviendra de voir :

- si des termes tels que *diathesis* et *ekphrasis* sont en relation avec la description paysagère dans le discours géographique ;
- quels noms, en dehors de *topoi*, *khora*, *khorion*, *locus* … désignent les lieux propres à être décrits. À ce stade, nous n'avons rien relevé de notable.

D'autre part, il faut relever et examiner les noms, verbes et adjectifs utilisés dans les descriptions des différents types de paysages, en d'autres termes les vocables qui contribuent à former l'« image mentale » (terme utilisé par Jacob, extrait 4, *infra*, p. 23) du paysage chez le lecteur. Dans la pratique, il faudrait faire pour les paysages fluviaux, urbains, montagnards etc. ce que J.-M. Kowalski a fait pour les paysages littoraux[11].

D'ores et déjà, on peut faire les observations suivantes. D'un côté, le lexique peut avoir une valeur générique : le vocabulaire est général, sans nuance particulière, relativement indifférent à la réalité de ce qui est décrit. Ainsi, *horos*, *stoma*, *limnê*, *potamos* peuvent figurer dans une description sans, au fond, décrire beaucoup. Prenons quelques exemples. En ce qui concerne l'occupation de l'espace par l'homme, le même mot *kômê* est appliqué à un « village » de la péninsule Arabique (*Egra kômê* : Strabon, 16, 4, 24) aussi bien qu'à *Pellênê* en Achaïe (Strabon, 8, 7, 5). De la même façon, les adjectifs accompagnant un nom peuvent être frappés d'une valeur générique, si bien que leur valeur descriptive est faible: accolés à *hormos* (port) les adjectifs *alimenos*[12] (« sans port » ; par ex., Strabon, 6, 4, 1 ; 17, 1, 45), *akathartos* (« mauvais » ; Strabon, 16, 4, 5), *asphalês* (« sûr » - Arrien, *P. Eux*. 9), *megan* (« grand » ; Strabon, 16, 4, 5) ne décrivent presque pas les lieux, à moins qu'ils ne soient accompagnés d'autres notations plus précises. Ainsi, seule la description du golfe où se trouve Bérénice des Troglodytes, qualifiée d'*akathartos*, explique pourquoi ce port est « mauvais » : il souffre de la présence d'écueils et de l'absence de protection contre le vent[13].

---

[10] Cette expression annonce une description de Sparte.

[11] J.-M. Kowalski, *Navigation et géographie dans l'antiquité gréco-romaine*, Paris, 2012, p. 177-221.

[12] Ce qui ne veut pas dire sans mouillage. Sur « *hormos* », voir J.-M. Kowalski, *op. cit*., p. 185, sur « *alimenos* », voir p. 215 ; sur « *limên* », voir p. 189-190.

[13] « Il ne justifie que trop son nom, tant est grande l'impression d'horreur qu'on éprouve à l'approche de ses écueils cachés, de ses longs bancs de récifs et à la vue de ses eaux presque toujours soulevées par des vents

Cependant, en d'autres contextes, le lexique – bien que générique en apparence – n'est pas dénué de valeur descriptive. Quand l'auteur du *Périple de la mer Érythrée* (§14) décrit la côte somalienne à partir d'*Oponê* (ras Hafun), il donne pour nom à la première section *Apokopai*, i. e. un nom commun signifiant « falaises » – ces *Apokopai* étant divisées en deux : les petites et les grandes. Elles sont suivies d'un lieu nommé *Aigialoi* (= « plage, grève »[14]), également divisé en deux sections (petite et grande). L'auteur distingue, certes de façon minimale, le passage d'un littoral accidenté à un littoral plat, sablonneux et monotone. On ne peut nier, dans ce cas, la présence d'une description paysagère

Remarques complémentaires

- Il faut être attentif à la présence de mots relativement rares (par exemple, *alitenês*, *adendros*), dont la valeur descriptive peut être, en proportion, plus forte[15].
- Il faut prêter attention au possible usage d'un vocabulaire anatomique, en relation avec le corps de l'homme ou de l'animal. Par la répétition de ce type de termes, les auteurs peuvent vouloir donner une certaine cohérence à un ensemble paysager[16].
- Un nom propre de lieu peut « faire paysage » à lui seul. C'est évidemment le cas de tous les toponymes tels que *Drepanon*[17]. Par ailleurs, la simple évocation d'un nom peut renvoyer à une représentation mentale du paysage que lui est associé traditionnellement. Cela concerne particulièrement des lieux célèbres, comme le Nil (voir aussi Alexandrie et le Phare ; Tarse et le Cydnos ; cf. également *infra*, p. 13 : la réécriture ; l'intertextualité)[18].

La sélection des détails ; le point de vue du descripteur

Un immense fossé sépare la description des lieux dans le discours géographique antique et l'analyse du paysage auquel se livre la géographie moderne : le géographe d'aujourd'hui est capable de définir une méthode d'étude systématique, voire exhaustive, du paysage (voir l'exemple d'analyse de paysage donné en annexe 3, *infra*, p. 26). Ceci n'a évidemment jamais existé dans la géographie antique : à ce titre, elle est plus proche de la démarche du cartographe. En effet, comme chacun sait, la cartographie repose sur une sélection des informations, car il est impossible – et inutile – de transcrire la masse énorme des informations relatives à un lieu sur la carte. Les descriptions de lieux dans les documents antiques se composent donc d'une collection choisie, plus ou moins importante, de détails descriptifs[19].

---

furieux. Tout au fond de ce golfe Artémidore place une ville, Bérénice. » (traduction A. Tardieu, non revue – καὶ γὰρ ὑφάλοις χοιράσι καὶ ῥαχίαις ἐκτετράχυνται καὶ πνοιαῖς καταιγιζούσαις τὸ πλέον.)

[14] Voir J.-M. Kowalski, *op. cit*. p. 178 « Aigialos ».

[15] Voir J.-M. Kowalski, *op. cit*. p. 215 « Alitenês ».

[16] Par exemple, l'utilisation d'un vocabulaire anatomique choisi, orienté vers le féminin, pourrait induire un certain discours sur le territoire ou le lieu ainsi choisi A. Dan en donne un exemple dans sa thèse *(« La plus merveilleuse des mers ». Recherches sur la représentation de la mer Noire et de ses peuples dans les sources antiques d'Homère à Ératosthène*, univ. Reims, 2009, p. 249) avec la « crevasse sindique ».

[17] L'explication est parfois donnée par le descripteur : « Après la *Sagra* se trouve la ville de *Kaulonia*, fondée par les Achéens et appelée primitivement *Aulonia* à cause du vallon [αὐλών] qui se trouve devant elle. » (Strabon, 6, 1, 10) ; « *Sinuessa* est bâtie sur le golfe, d'où son nom, puisque *sinus* signifie golfe. » (Strabon, 5, 3, 6) ; « *Tarracina*, autrefois appelée *Trakhinê* [de τραχύς] en raison de sa situation. » (Strabon, 5, 3, 6).

[18] Cela paraît être le cas dans cette référence au Méandre, sur un graffito de la maison du Lac à Délos : « C'est douce chose que la terre d'Antioche (du Méandre), les figues et l'eau en abondance. Ô Méandre Sauveur, sois-nous secourable et donne-nous de l'eau ».

[19] Indépendamment de la question de savoir si le texte est de première, deuxième ou troisième main.

Pour mieux nous faire comprendre, prenons l'exemple de quatre paysages littoraux, dans lesquels on observera la présence d'une quantité croissante de détails descriptifs[20] :

- Degré élémentaire de description : dans le *Périple de la mer Érythrée*, le nom *Aigialos* (*Aigialos mikros* ; *Aigialos megas*) décrit les parties plates et sableuses d'un secteur du littoral somalien (voir *supra*, p. 9).
- Description un peu plus détaillée : dans la description du littoral indien le long du delta de l'Indus, Onésicrite (paraphrasé par Strabon, 15, 1, 34) fait état d'un littoral semé de bas-fonds, spécialement là où se trouvent les bouches du fleuve – en raison des dépôts d'alluvions et de l'action des vents de mer.
- Un degré au-dessus se trouve la description du littoral irano-pakistanais que Strabon (15, 2, 2) reprend *in fine* à Néarque. Elle incorpore des éléments relatifs à la végétation et aux populations locales, i. e. les Mangeurs de Poisson, ou Ichtyophages[21]. La région est décrite comme basse – i.e. qu'il n'y a pas, à proximité, de relief ou d'élévation. Les espèces d'arbres sont en nombre limité (palmier, une espèce d'épineux [*akanthê*] et des « tamaris » [*murikê*]). Les hommes ainsi que leur bétail, se nourrissent de poisson ; l'eau provient des pluies et des puits.
- Pour terminer, voici un exemple de description qui semble très détaillée, en comparaison des trois précédentes (Diodore de Sicile, 3, 41, 2-4, dont la source est Agatharchide de Cnide ; ce dernier utilisait les relations produites par les explorateurs de la mer Rouge au service des Ptolémées) :

> À partir des *Tauroi* [une chaîne de montagnes], la côte s'infléchit vers l'est et, au solstice d'été, les ombres tombent vers le sud, jusqu'au deuxième mois (?), contrairement à ce qui se passe chez nous. Ce pays a aussi des fleuves qui coulent des montagnes appelées *Psebaiai*. En outre, il est coupé par de grandes plaines qui portent la mauve, le cresson et le palmier, tous d'une taille incroyable ; il produit aussi des fruits variés, dont le goût est fade et qui sont inconnus chez nous. La partie qui s'étend vers l'intérieur est remplie d'éléphants, de buffles, de lions et de nombreuses sortes d'animaux vigoureux. La mer est coupée par des îles qui ne portent aucune plante cultivée, mais qui nourrissent des espèces particulières d'oiseaux dont l'aspect est admirable. (traduction B. Bommelaer)

Il existe donc des descriptions de longueur variée – on note que les paysages urbains offrent les descriptions les plus longues[22]. Autrement dit, le descripteur antique, quel que soit le degré de précision retenu par lui, conserve seulement les détails les plus significatifs, i. e. ceux qui, de son point de vue, caractérisent particulièrement le lieu. Ces détails significatifs, comme on l'a signalé plus haut, peuvent être désignés par le terme *idiômata* (voir Strabon, 2, 3, 4 ; 16, 4, 22 ; Polybe, 2, 68, 5 ; 12, 4, 5 ; 12, 25e, 1) et *phusis* (voir aussi le texte de Ptolémée cité en introduction).

Ce point de vue est donc variable d'un descripteur à un autre. Ainsi, Arrien, dans le *Périple du Pont-Euxin*, tend à privilégier ce qui est relatif à la navigation : par exemple, un îlot – en soi négligeable – est mentionné uniquement parce qu'il protège un port[23]. L'auteur anonyme du *Périple de la mer Érythrée* (§30) signale le lézard fouette-queue de l'île de

[20] Dans les prochaines journées d'études, il pourrait être suggéré aux contributeurs de classer les descriptions paysagères sur le critère de la recherche de la précision (échelle de 1 à 4, par exemple).

[21] Ce qui contredit ce que dit Chr. Jacob (extrait n° 3, *infra*, p. 21).

[22] Particulièrement quand la description devient éloge.

[23] Voir aussi la mention d'écueils (*skopêloi*), qui peuvent rendre la navigation dangereuse, ou les observations sur les brises de mer. Voir J.-M. Kowalski, *op. cit*. p. 118-119.

Suqutra[24], certainement en tant qu'élément remarquable – voire paradoxal –, peut-être aussi en tant qu'élément inédit dans le savoir géographique (sur ce point, voir ci-après). On remarquera incidemment qu'un élément paysager particulier peut faire l'objet d'une très longue description. Ainsi, la longueur de la description par Arrien (*P. Euxin*. 8) des eaux du Phase est justifiée, semble-t-il, par son intérêt personnel : il ne connaît pas de fleuve ayant une eau moins dense. Inversement, de la Lygistique, Strabon indique que rien ne mérite d'être décrit (οὐδὲν ἔχουσα περιηγήσεως ἄξιον), si ce n'est que ses habitants vivent dans des villages et travaillent une terre particulièrement rocailleuse [κωμηδὸν ζῶσι, τραχεῖαν γῆν ἀροῦντες καὶ σκάπτοντες] (Strabon, 5, 2, 1). Incidemment, il apparaît que la notion de pittoresque, appliquée à la description des lieux, n'est pas anachronique

Au-delà des intentions propres à chaque descripteur, la sélection des détails descriptifs est-elle guidée par quelques grands principes ? Il semble que les critères suivants jouent un rôle récurrent :

- L'utilité pour l'activité humaine. Ce critère semble orienter un grand nombre de descriptions. On se rappelle que l'une des plus fameuses descriptions de littoral, celle rédigée par Néarque, privilégiait, à la demande d'Alexandre le Grand, ce qui était utile : ressources exploitables, eau douce, mouillages etc. On peut également penser à la description du delta de l'Indus transmise par les compagnons d'Alexandre : elle n'envisage que deux bouches alors que ce delta en comprenait certainement davantage. Il semble évident que les descripteurs ne prennent en compte que les bouches navigables pour les grands navires et négligent la ou les autres, impropres à cette navigation[25]. Pour continuer avec les fleuves, ceux-ci sont souvent décrits en tant que ligne de démarcation ou comme obstacles – dans le cadre des récits d'expéditions militaires notamment ; ils sont rarement décrits pour eux-mêmes. Dernier exemple, la Sardaigne de Strabon : le paysage de l'île est celui de l'exploitation que l'on peut en faire[26].
- La nouveauté. Un paysage nouveau, jamais décrit auparavant, est davantage chargé en détails descriptifs qu'un paysage connu. Cela se constate dans de nombreux textes de l'époque hellénistique. À l'époque de la fin de la République et du début du Principat, ce sont la Gaule, la Bretagne et la Germanie, contrées nouvellement explorées, qui font l'objet de descriptions plus ou moins développées. Il est probable que l'on peut trouver des exemples pour des époques postérieures.
- Dans le cas spécifique du paysage urbain, le descripteur peut retenir les détails descriptifs qui expriment la position ou le statut de la ville de la ville. Tel auteur, par exemple, privilégie les portiques parce qu'ils caractérisent hautement la vie urbaine (voir l'Antioche de

[24] « En pleine mer, entre cette région et le promontoire des Aromates, mais, plus proche de *Syagros*, se trouve une île nommée *Dioskouridês* ; très grande, elle est néanmoins déserte [= peu peuplée ? non cultivée ?] et humide ; il y a des rivières, des crocodiles, un grand nombre de serpents et de grands lézards, si grands que les habitants en mangent la chair et font fondre la graisse qu'ils utilisent à la place d'huile. Cette île ne porte pas de cultures, ni vigne ni céréales. »

[25] Comparer avec les pseudo-bouches du Nil (Strabon, 17, 1, 18).

[26] « La plus grande partie de la Sardaigne est rocailleuse et, de plus, mal pacifiée. Mais elle offre aussi un grand territoire, favorisé sous tous les rapports et particulièrement propice à la culture du blé. Elle a plusieurs villes, dont les plus importantes sont Caralis et Sulchi. Cependant, les avantages de ces lieux sont contrebalancés par un grave inconvénient, c'est que l'île est malsaine l'été, et cela surtout dans les régions les plus fertiles. » (Ἔστι δὲ αὐτῆς [scil. la Sardaigne] τὸ πολὺ μέρος τραχὺ καὶ οὐκ εἰρηναῖον, πολὺ δὲ καὶ χώραν ἔχον εὐδαίμονα τοῖς πᾶσι, σίτῳ δὲ καὶ διαφερόντως. πόλεις δ' εἰσὶ μὲν πλείους, ἀξιόλογοι δὲ Κάραλις καὶ Σοῦλχοι. τῇ δ' ἀρετῇ τῶν τόπων ἀντιτάττεταί τις καὶ μοχθηρία· νοσερὰ γὰρ ἡ νῆσος τοῦ θέρους καὶ μάλιστα ἐν τοῖς εὐκαρποῦσι χωρίοις · τὰ δ'αὐτὰ ταῦτα καὶ πορθεῖται συνεχῶς ὑπὸ τῶν ὀρείων οἳ καλοῦνται Διαγησβεῖς, Ἰολαεῖς πρότερον ὀνομαζόμενοι. (Strabon 5, 2, 7 ; traduction Tardieu, non revue).

Libanios). Strabon retient de Lyon ce qui montre qu'elle est une ville romanisée. Le même Strabon s'intéresse aux égouts de Rome, aux ports d'Alexandrie[27]. Polybe, pour prendre un dernier exemple, privilégie les détails de la description de Sparte qui permettent de comprendre le site et les actions militaires qui s'y déroulent :

> Considérée dans son ensemble, Sparte affecte une forme arrondie et est bâtie en plaine ; il y a cependant, par endroits, des inégalités et des accidents de terrain. Le fleuve qu'on nomme l'Eurotas coule à l'est de la ville; pendant la plus grande partie de l'année, il y a trop d'eau pour qu'on puisse le passer à gué. Sur l'autre rive, au levant d'hiver, se dresse le massif abrupt, escarpé et extrêmement élevé où est situé Ménéléon ; il domine de très haut l'espace compris entre la ville et l'Eurotas, espace que la rivière baigne en longeant le pied même des montagnes et qui n'a pas en tout plus d'un stade et demi de largeur. C'est par cette bande de terrain que Philippe devait de toute nécessité passer à son retour, ayant à sa gauche la ville, avec sa garnison prête au combat et rangée en bataille, à sa droite le fleuve et les troupes de Lycurgue postées sur les hauteurs. (Polybe, 5, 22, 1)

<u>Remarques complémentaires ; questions connexes</u>

- Il faut vérifier dans quelle mesure l'ethnographie fait partie de la description des lieux, ou dans quelle mesure elle est traitée séparément.
- Les lieux sales, malsains, dangereux etc. (marécages, deltas insalubres…) sont-ils être décrits, ou méritent-ils de l'être ?
- Les caractéristiques étonnantes d'un lieu, i. e. ce qui relève du *thauma* – qu'il faut néanmoins distinguer de ce qui est « mensonger », ou *muthôdês* – font partie des *idiômata*. Autrement dit, le paradoxal peut normalement faire partie de la description des lieux[28]. Il est même probable que la présence du paradoxal soit requise dans la description de certains lieux : est-il possible, par exemple, de décrire les paysages indiens en laissant de côté les *thaumata* ?
- La *topothesia* est, selon Servius, la licence poétique qui accompagne la description d'un lieu (*fictus secundum poeticam licentiam locus* [Servius*, Ad Aen*. 1, 159]). La description dramatisée du haut-cours du Nil par deux envoyés de Néron – description transmise par Sénèque, *N. Q*. 6, 8, 3 – a pu être considérée comme un cas de *topothesia*[29].
- On peut trouver, justifiant la description d'un lieu, l'expression *axios mnêmês*, particulièrement quand est attaché à ce lieu un fait mémorable. On peut citer le cas de l'île d'Achille, dans le *Périple du Pont-Euxin* d'Arrien[30], ou celui des lieux parcourus par la pharaon légendaire Sésostris en mer Érythrée (voir Strabon, 16, 4, 7). C'est par ce biais que la description du paysage antique peut avoir une certaine épaisseur chronologique, qu'il s'agisse des temps mythiques ou des temps historiques – cette dimension est familière aux

---

[27] Curieusement, le seul détail descriptif qui montre qu'Alexandrie pouvait être une ville sale et malodorante – la présence d'innombrables ibis – n'apparaît pas dans la description de la ville, mais dans celle de la faune égyptienne (Strabon, 17, 2, 5).

[28] L'archétype de ce paysage paradoxal pourrait être le paysage nilotique (crue, faune, flore…). Il faut ajouter la description des mangroves de la mer Rouge et de l'océan Indien.

[29] Voir Anne Vial-Logeay, « Quelques remarques sur les sources du savoir: Sénèque (*Q.N*., VI, 8) et Pline l'Ancien (*H.N*., VI, 181) » ; P. Galand, E. Malaspina (eds.), *Vérité et apparence. Mélanges en l'honneur de Carlos Lévy, offert par ses amis et ses disciples*, Turnhout, 2016, 391-407, p. 395.

[30] Voir J.-M. Kowalski, *op. cit*., p. 216 « Axios mnêmês ». Voir aussi Strabon, 6, 1, 2 : « Cependant, qui traite de la géographie de la terre doit tenir compte non seulement du présent, mais, aussi de certaines réalités du passé, surtout quand elles sont bien connues. (Ὅμως δὲ τῷ πραγματευομένῳ τὴν τῆς γῆς περίοδον καὶ τὰ νῦν ὄντα λέγειν ἀνάγκη καὶ τῶν ὑπαρξάντων ἔνια, καὶ μάλιστα ὅταν ἔνδοξα ᾖ. – traduction Tardieu, non revue).

géographes qui analysent les paysages aujourd'hui (voir annexe 3, rubrique 2.2, *infra*, p. 26). Comme on l'a vu plus haut, le paysage urbain se prête particulièrement à l'incorporation de cette dimension chronologique avec les monuments qui sont l'œuvre des hommes.

La réécriture ; l'intertextualité

Comme Chr. Jacob (extrait n° 4, *infra*, p. 23) l'affirme avec raison, il arrive qu'une description des lieux soit reliée à celle(s) qui précède(nt) et sollicite la mémoire du lecteur. Ce procédé peut être assimilé à une forme d'intertextualité. Cela peut rendre compte de la présence de stéréotypes : le paysage nilotique en serait sans doute un bon exemple, mais cela s'applique aussi aux descriptions d'Alexandrie[31]. Il faut donc être attentif aux possibles références intertextuelles qui parcourent les descriptions de lieux. Certaines peuvent être moins détectables que d'autres. Ainsi, il est assez vraisemblable que la description que les explorateurs ptolémaïques font de la côte stérile de la mer Rouge occidentale se construise partiellement par rapport à celle de Néarque, laquelle constituait comme une sorte de modèle. Autre exemple : *mutatis mutandis*, la description de l'Inde de Ctésias doit être comprise par rapport à celle d'Hérodote.

Le fait de ne pas décrire un lieu parce qu'il a été décrit précédemment relève aussi de la question de l'intertextualité. On donnera l'exemple de *Kalpê* (Arrien, *P. Euxin*. 12) : elle n'est pas décrite par Arrien, puisque Xénophon – supposé connu du public d'Arrien – l'a déjà fait. Cela peut expliquer que des descriptions de lieux ne soient pas renouvelées, complétées ou améliorées, puisque ces lieux ont déjà été décrits. Ainsi, dans l'état actuel de la documentation, la description de la mer Rouge et de la Corne de l'Afrique a été fixée à l'époque hellénistique sans se renouveler, alors que des voyageurs postérieurs auraient pu la compléter (voir ci-dessus la remarque au sujet de la nouveauté d'un paysage).

Toutefois, des paysages décrits auparavant peuvent être partiellement réécrits : des éléments propres au nouveau descripteur sont incorporés dans le substrat hérité. Par exemple, Pline l'Ancien (12, 37) décrit le paysage de mangrove d'après Théophraste mais il y ajoute des éléments spectaculaires qui lui sont propres : la forêt marine est interprétée comme un affrontement dynamique de la mer et de la terre, avec insertion d'une comparaison remarquable[32].

Dynamique de la description ; « blocs paysagers »

Chr. Jacob (texte 3, *infra*, p. 22) affirme que la description procède de façon « cinématographique ». Ceci semble assez vrai des paysages urbains. Libanios décrit Antioche en même temps qu'il en fait l'éloge. La description suit le parcours de celui qui se déplace dans la ville et qui voit[33]. De même, la description d'Alexandrie de Strabon part de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur de la ville. Certains types de discours géographiques se prêtent aussi à une description en mouvement des paysages naturels : on pense évidemment aux textes du type « périple » ou « itinéraire ». Toutefois, une différence est perceptible entre les paysages « naturels » et les paysages « urbains », notamment dans le cas de « très grandes villes » où il y

[31] Lors du troisième atelier, B. Laudenbach a montré le parallélisme existant entre diverses descriptions de cette ville. En particulier, la ville que décrit Ammien Marcellin est semblable à celle de Strabon !

[32] Tout ceci suppose donc que l'on prête une grande attention aux sources utilisées par les descripteurs.

[33] Libanios, *Éloge d'Antioche*, 196 sq.

a beaucoup à voir et à décrire : le parcours dans la ville se fait sans rupture[34]. En revanche, dans le cas des paysages « naturels », il nous semble que les descriptions fonctionnent plutôt par « blocs », avec solution de continuité le cas échéant : l'on passe d'un bloc paysager à un autre pour marquer les changements de paysage.

En utilisant le terme « bloc » paysager, nous voulons désigner une unité paysagère, à savoir un même type de paysage, indépendamment de la surface couverte. Deux exemples illustreront cette idée. Les 800 km de la côte irano-pakistanaise (Gédrosie) forment, pour les descripteurs du temps d'Alexandre, en particulier Néarque, une « unité paysagère » : même climat, même flore, même populations etc. Inversement, le delta du Rhône, beaucoup moins étendu, constitue « un bloc paysager » spécifique (Strabon, 4, 1, 7).

La place de la description paysagère dans le savoir géographique

Quelle est la fonction de la description paysagère dans le discours géographique? Ce questionnement concerne plus particulièrement le discours géographique / chrographique élaboré – il faut ici se reporter aux catégories définies par K. Geus et *alii* (*supra*, n. 6) –, mais il va de soi que la question mérite d'être posée pour d'autres niveaux de savoir L'auteur privilégié dans les réflexions qui suivent est évidemment Strabon, dont le texte est le mieux préservé et le plus riche.

Il faut le rappeler avec force le texte de Strabon cité *supra*, p. 4 : la place de la description dans le savoir géographique est primordiale. Tout ce qu'écrit Strabon repose des descriptions rapportées par des témoins fiables. De fait, il est évident que la description des lieux – le paysage – est l'un des éléments fondamentaux sur lequel s'est construit le savoir géographique antique. Si l'on ôte la description paysagère pour ne garder que la toponymie et les mesures, il n'y a plus de savoir géographique à proprement parler. En effet, ce sont les hommes et les paysages qui expriment la diversité du monde. Pour ne prendre qu'un seul exemple, celui de la Perse (citée *supra*, p. 4), seule la description paysagère permet de sortir du cadre délimité par les frontières naturelle – la contrée nommée Perse – et de montrer la diversité des terroirs et des peuples. Cette capacité à donner des détails sur les lieux est garante de la qualité du discours géographique[35].

Outre le fait d'être l'une des composantes essentielles du savoir géographique, la description paysagère peut avoir une utilité dans les raisonnements du géographe.

---

[34] La description d'une ville aussi peut cacher la description d'autres villes enserrées les unes dans les autres, avec un jeu d'emboîtement à différentes échelles (de la ville dans son ensemble à des banlieues ou des quartiers présentées comme des individualités : ville neuve/ville ancienne ; quartier palatial…).

[35] Dans sa défense d'Homère contre Ératosthène, Strabon (1, 2, 17) indique que les éléments qui, chez le Poète prouve qu'il est à la recherche de la vérité (τῆς μὲν οὖν ἱστορίας ἀλήθειαν εἶναι τέλος) sont, entre autres, les détails concernant les lieux (τὰ ἑκάστοις τόποις συμβεβηκότα λέγοντος τοῦ ποιητοῦ). Ainsi, dans le *Catalogue des Navires*, la mention du sol pierreux d'une cité, de l'éloignement d'une autre, de l'abondance en colombes d'une troisième… prouvent la véracité du poète (τὴν μὲν πετρήεσσαν τὴν δὲ ἐσχατόωσαν πόλιν, ἄλλην δὲ πολυτρήρωνα, τὴν δ᾽ ἀγχίαλον). Voir aussi les derniers vers de Denys le Périégète (1166-1181) : « Tels sont les hommes qui se distinguent dans le monde. Les autres, qui, innombrables, errent ici et là dans les continents, aucun mortel ne saurait les nommer avec précision. Seuls les dieux peuvent tout sans peine. En effet, c'est eux qui ont tracé le cercle des fondations primordiales et fait apparaître le flot profond de la mer infinie. Ils ont instruit tout ce qui vit des lois immuables, en séparant les astres et en attribuant à chacun une part de la mer et de la terre immense. C'est pourquoi chaque terre a par nature un caractère différent. Celle-ci est blanche et éclatante ; celle-là est plus sombre ; cette troisième a l'apparence de l'une et de l'autre ; celle-ci a des couleurs qui évoquent l'ocre d'Assyrie et ainsi de suite. Tel fut le dessein du grand Zeus. C'est ainsi que, pour les hommes, tout est divers. » (trad. P. Schneider).

- Elle vient à l'appui des raisonnements déterministes. Ainsi, les paysages montagneux sont présumés favoriser la pratique du brigandage, comme l'illustre le cas de la Corse :

> L'île de *Kyrnos* est connue par les Romains sous le nom de *Corsica*. L'habitat y est misérable à cause du sol rocailleux et de l'impénétrabilité absolue de la plus grande partie du pays. Aussi les brigands qui en occupent les montagnes et vivent de leurs rapines sont-ils plus sauvages que des animaux (οἰκεῖται δὲ φαύλως τραχεῖά τε οὖσα καὶ τοῖς πλείστοις μέρεσι δύσβατος τελέως ὥστε τοὺς κατέχον τας τὰ ὄρη καὶ ἀπὸ λῃστηρίων ζῶντας ἀγριωτέρους εἶναι θηρίων - Strabon, 5, 2, 7 ; traduction Tardieu, non revue).

- Le paysage est également un instrument heuristique. On le voit intervenir dans les raisonnements par « conjecture » (*tekmairô*, *tekmêrion*), où ce que l'on voit sert à comprendre ce qui s'est passé. On connaît bien, par exemple, le cas des deltas (Nil, certains fleuves d'Asie Mineure) : ces paysages permettent de comprendre la dynamique des fleuves. On peut prendre aussi l'exemple des paysages volcaniques, qui portent la trace de phénomènes extrêmement anciens que le « géographe » s'efforce de comprendre – dans tous les cas, le paysage incorpore la dimension temporelle – :

> Se fondant sur l'aspect et la nature des lieux, tant aux environs de l'Etna que dans telle autre partie de la Sicile, à Lipara et dans les îles qui l'entourent, à Pithécusses enfin et sur toute la côte vis-à vis, ces auteurs jugent par analogie que les choses ont dû se passer de même pour la formation du détroit. Aujourd'hui, à vrai dire, qu'on voit ici à la surface du sol tant d'orifices béants par où le feu intérieur fait éruption et rejette ces masses ignées et ces torrents d'eau chaude, on ne parle plus guère de tremblements de terre aux environs du détroit. Mais anciennement, lorsque toutes ces issues étaient encore obstruées, le feu et l'air comprimés dans les entrailles de la terre produisaient de violentes secousses ; et l'on conçoit qu'ébranlées par ces secousses, en même temps qu'elles étaient battues par les vents, les terres aient fini un jour par céder et qu'elles aient en se déchirant livré passage aux deux mers, à la mer de Sicile d'une part et à la mer Tyrrhénienne de l'autre, d'autant que cette dernière mer s'est frayé maints passages semblables entre les différentes îles de la côte d'Italie. (Strabon, 6, 1, 6 ; traduction Tardieu, non revue).

- La description des lieux et la détermination des divisions « climatiques » de l'o*ikoumenê* sont en relation. En effet, les conditions atmosphériques d'un lieu (*krasis tôn aêrôn*), qui déterminent en partie le paysage, sont liées à sa position et donc au *klima*. Ainsi, des paysages identiques incitent à placer des lieux sous le même *klima*, ou à les ranger dans la même zone : ce sont des descriptions paysagères – sommaires sans doute – qui justifient les subdivisions zonales que conçoit Poseidonios :

> Mais, au point de vue ethnographique, il [Poseidonios] fait intervenir deux zones de plus, deux zones étroites, placées sous les tropiques mêmes, qui les partagent chacune par la moitié, et exposées tous les ans, pendant une quinzaine de jours environ, aux rayons verticaux du soleil. À l'entendre, le caractère distinctif de ces deux zones est d'être aussi sèches, aussi sablonneuses que possible et de ne produire que du silphium et un peu de grain, d'une espèce semblable au froment, mais tout grillé par le soleil. Comme en effet, dit-il, il n'y a pas de montagnes dans le voisinage de ces contrées, les nuages n'ont rien qui les arrête dans leur course et les fasse se résoudre en pluies; on n'y trouve pas davantage de grands fleuves qui les traversent et les arrosent, aussi n'y rencontre-t-on que des créatures aux cheveux frisés, aux cornes torses, aux lèvres proéminentes, et au nez épaté, les extrémités des membres s'y recroquevillant, pour ainsi dire, par l'effet de la chaleur. Là aussi habitent les populations ichthyophages. Et ce qui prouve,

> ajoute Poseidonios, que ce sont bien là des caractères particuliers à ces zones, c'est qu'au sud le climat redevient plus tempéré et le sol plus fertile et mieux arrosé. (Strabon, 2, 2, 3 – trad. A. Tardieu, très légèrement revue).

D'un autre côté, des lieux placés sous un même *klima* n'ont pas nécessairement les mêmes paysages, en raison de paramètres spécifiques, tels que la quantité d'humidité locale : c'est ce qui explique la différence entre les paysages indiens et les paysages éthiopiens – par exemple, la présence de forêts avec des arbres immenses en Inde :

> Ératosthène ajoute que le pays [l'Inde] est riche aussi en arbres fruitiers et en plantes à racines, telles que certains roseaux de haute taille dont la saveur naturellement très douce est adoucie encore par une espèce de coction naturelle, résultant pour elles de ce que l'eau qui les arrose (tant l'eau du ciel que l'eau des fleuves) a chauffé pour ainsi dire aux rayons du soleil. Ératosthène semble vouloir dire par là que ce que l'on appelle ailleurs maturité devient dans l'Inde une véritable coction des fruits et de leurs sucs, aussi favorable au développement de l'arôme que peut l'être l'action du feu pour tous les autres aliments. La même cause, suivant lui, explique l'extrême flexibilité des branches d'arbre, flexibilité qui permet d'en faire des roues. De là vient aussi qu'il pousse de la laine sur certains arbres. Il s'agit de la laine qui, au dire de Néarque, sert à faire dans le pays ces toiles à trame si fine, si serrée, mais que les Macédoniens employaient pour bourrer leurs matelas et leurs selles à bâts. (…) Parlant aussi d'une espèce particulière de roseaux, Néarque dit que dans l'Inde on n'a pas besoin d'abeilles pour faire du miel, car avec le fruit de cet arbuste on prépare le miel directement. Il ajoute que le même fruit, mangé cru, enivre. Il est de fait que l'Inde produit des arbres vraiment extraordinaires, un, entre autres, qui a les branches tombantes et les feuilles de la largeur d'un bouclier. Onésicrite, qui s'est attaché plus particulièrement à bien décrire le royaume de Musicân, lequel forme, suivant lui, la partie la plus méridionale de l'Inde, y signale la présence de grands arbres, remarquables en ce que leurs branches, après avoir atteint une longueur de douze coudées pour le moins, ne poursuivent plus leur croissance qu'en bas, si l'on peut dire, se courbant de plus en plus jusqu'à ce qu'elles aient touché le sol, où elles pénètrent même et prennent racine à la façon des provins de vigne pour repousser bientôt comme autant de tiges nouvelles ; les rameaux de ces nouvelles tiges, parvenus au degré de croissance convenable, se recourbent à leur tour, et ainsi se forme un autre provin, puis un autre encore et toujours de même, jusqu'à ce que d'un seul arbre sorte pour ainsi dire un long parasol naturel semblable à ces tentes que soutiennent une infinité de piquets. Le même auteur fait remarquer la grosseur de certains arbres dont cinq hommes ont peine à embrasser le tronc. Aristobule dit aussi avoir vu sur les bords de l'Acésinès et au confluent de ce fleuve avec l'Hyarotis de ces arbres aux branches retombantes et tellement grands qu'un seul suffisait à abriter du soleil de midi jusqu'à cinquante hommes à cheval. (Strabon, 15, 1, 20-21 – trad. A. Tardieu, non revue)

<u>Compléments</u>

Les passages suivants de Strabon peuvent nous éclairer quelque peu sur la relation entre les particularités des lieux et les *klimata*.

- « En général, quiconque se propose de <u>décrire les caractères propres de telle ou telle contrée</u> a essentiellement besoin de recourir à l'astronomie et à la géométrie, pour bien en déterminer la configuration, l'étendue, les distances relatives, <u>le climat ou la situation géographique, la température, et, en un mot, toutes les conditions atmosphériques</u>. » (Strabon, 1, 1, 13 - traduction A. Tardieu, non revue - Ἅπάντες, ὅσοι τόπων ἰδιότητας λέγειν ἐπιχειροῦσιν, οἰκείως προσάπτονται καὶ τῶν οὐρανίων καὶ γεωμετρίας, σχήματα καὶ μεγέθη καὶ ἀποστήματα καὶ κλίματα δηλοῦντες καὶ θάλπη καὶ ψύχη καὶ ἁπλῶς τὴν τοῦ περιέχοντος φύσιν). En d'autres termes, une

contrée ne se définit pas seulement par sa position par rapport au ciel, par sa forme, par sa grandeur. Il y a aussi tout ce qui relève du « climat », de la température (i.e. du niveau d'exposition aux rayons solaires) et de l'ensemble des conditions atmosphériques. Ces paramètres contribuent à la diversité des hommes, des animaux et de la flore. Ces traits de caractères distinguent les lieux les uns des autres. Le paysage est donc, du point de vue de Strabon, fortement déterminé par le « climat » et les conditions atmosphériques.

- « Car si, pour une étendue de pays restreinte, la situation au nord et la situation au midi n'impliquent qu'une légère différence, rapportés à la circonférence totale de la terre habitée, le nord comprendra jusqu'aux derniers confins de la Scythie et de la Celtique, et le midi jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Éthiopie, ce qui implique des différences énormes. De même il ne saurait être indifférent d'habiter chez les Indiens ou parmi les Ibères, peuples que nous savons être, à l'extrême orient et à l'extrême occident, en quelque sorte les antipodes l'un de l'autre. » (Strabon 1, 1, 13 - Ἐν μὲν γὰρ τοῖς μικροῖς χωρίοις τὸ πρὸς ἄρκτους ἢ πρὸς νότον κεκλίσθαι παραλλαγὴν οὐ πολλὴν ἔχει, ἐν δὲ τῷ παντὶ κύκλῳ τῆς οἰκουμένης πρὸς ἄρκτον μὲν τὸ μέχρι τῶν ὑστάτων ἐστὶ τῆς Σκυθίας ἢ τῆς Κελτικῆς, μέχρι δὲ τῶν ὑστάτων Αἰθιόπων τὰ πρὸς νότον · τοῦτο δὲ παμπόλλην ἔχει διαφοράν. Ὁμοίως δὲ καὶ τὸ παρ' Ἰνδοῖς οἰκεῖν ἢ παρ' Ἴβηρσιν · ὧν τοὺς μὲν ἑῴους μάλιστα τοὺς δὲ ἑσπερίους, τρόπον δέ τινα καὶ ἀντίποδας ἀλλήλοις ἴσμεν). Selon Strabon, les différences de paysages à l'intérieur d'une contrée sont moins spectaculaires que celles qui distinguent les différentes contrées. En effet, les variations sont proportionnelles aux écarts de latitudes. On voit bien toutefois les limites de la réflexion de Strabon : lui-même, dans sa chorographie, est capable de présenter de très grandes différences de paysages au sein d'une même contrée. Ainsi, il règne une grande différence entre l'Arabie Heureuse et l'Arabie déserte qui lui est contiguë. L'Arabie Heureuse, plus méridionale, est infiniment plus verdoyante que l'Arabie déserte – plus septentrionale –, et que les peuples africains vivant à la même latitude. La Cappadoce, bien que située plus au sud que la région du Pont, est plus froide que cette dernière : « Bien qu'étant plus méridionale que le Pont, la Cappadoce a un climat plus froid. Cela est si vrai que dans le canton de *Bagadania* qui n'est qu'une plaine (et la plaine la plus méridionale de toute la Cappadoce puisqu'elle est située juste au pied du Taurus), c'est à peine si l'on rencontre un seul arbre fruitier » (Strabon, 12, 2, 10 – traduction A. Tardieu, non revue). Il faut donc que la *krasis tôn aêron* puisse varier radicalement au sein d'un même ensemble spatial, car ce ne sont pas les seules variations de latitudes qui rendent compte de ces différences.

Les perceptions sensorielles à l'œuvre dans la description

Il ne fait aucun doute que le sens de la vue domine dans la description des lieux (voir le passage de Strabon cité *supra*, p. 4). Il faut toutefois être attentif aux autres perceptions sensorielles, en particulier à ce qui relève de l'ouïe, comme on le voit dans le passage suivant, relatif au pays des Mossynèques :

> Les Grecs dînèrent et continuèrent ensuite leur marche, après avoir remis la place à leurs alliés. De toutes les villes occupées par les ennemis que l'armée trouva sur son chemin, les moins

> fortes furent abandonnées par leurs défenseurs, les autres se rendirent volontairement. Voici ce que c'était que la plupart de ces villes : elles étaient distantes entre elles d'environ quatre-vingts stades, les une plus, les autres moins. En jetant des cris d'une place, les Barbares se faisaient entendre de l'autre, tant il y avait de montagnes et de vallons dans ce pays. Quand on fut arrivé à la partie habitée par les alliés des Grecs, ils firent remarquer que les enfants des gens riches nourris de châtaignes bouillie, étaient gras, avaient la peau très délicate et très blanche, et qu'à mesurer leur grosseur, et ensuite leur grandeur, il y avait peu de différence ; leur dos était peint de plusieurs couleurs, et, sur le devant de leur corps, on avait dessiné partout et pointillé des fleurs. (Xénophon *Anabase*, 5, 30, 31)

Dans un passage de Pline l'Ancien (5, 2,) relatif au détroit du Bosphore, le son vient corriger un élément descriptif relevant de la perception visuelle :

> Les continents quoique séparés, ont encore des points de contact : on entend en effet, des deux côtés le chant des oiseaux et les aboiements des chiens ; la voix humaine, d'une rive à l'autre, peut même établir une conversation entre ces deux mondes, si les vents n'en dissipent pas le bruit dans les airs.

Dans les deux cas, la voix, le son paraît servir d'évaluation de distance. Est-ce que cela sous-entendrait que, dans certaines circonstances, les distances seraient ainsi évaluées? Parallèlement, ces deux passages semblent construits sur un paradoxe : deux lieux d'un même paysage paraissent éloignés à la vue, pourtant le son en relativise la distance. Le son paraît nuancer la vision qui devient ici trompeuse. Il pourrait être intéressant de vérifier s'il existe d'autres mentions de ce rapport au son dans les descriptions de paysages et ce que leur déclinaison nous apprendrait ; il faudrait également voir si ces anecdotes sont particulièrement associées à certains paysages (montagne, détroit)[36].

La comparaison

La comparaison est clairement un outil important de la description. Les comparaisons et métaphores se présentent sous des formes variées. Leur valeur descriptive (informative) se combine, à des degrés variés, aux effets expressifs (rhétoriques), comme le montre l'échantillon suivant :

> Le bras qui coule au centre (d'Antioche) sépare la ville neuve de l'ancienne ville, mais ce qui est ainsi divisé est relié par cinq ponts solides. Et si l'eau fait deux villes de la nôtre, ces ponts ne lui permettent pas d'être deux, joignant la seconde à la vieille, comme un poulain à sa mère (Libanios, *Éloge d'Antioche*, 208 ; trad. M. Casevitz)

Le port de *Brentesion* jouit également de conditions plus favorables : fermé par une entrée unique, il comprend plusieurs rades abritées des vagues du large et nanties elles-mêmes de criques, ce qui le fait ressembler à la ramure d'un cervidé. Le nom de la ville, d'ailleurs, procède de cette ressemblance, car le port et la ville ensemble représentent assez bien la tête d'un cerf, et *brentesion* signifie précisément en messapien tête de cerf. (Strabon, 6, 3, 6). Autre exemple, celui de Rome :

[36] Dans les descriptions urbaines, les différents sens sont sollicités. C'est une particularité que l'on ne rencontrait pas jusqu'à présent dans les autres types de paysages. De la même façon - peut-être en lien avec cette sensibilité particulière -, l'hygiène est un thème qui apparaît y régulièrement.

> Ils [les Romains] ne se sont pas bornés non plus à voûter leurs égouts en pierres de taille, mais qu'ils les ont faits si larges qu'en certains endroits des chariots à foin auraient encore sur les côtés la place de passer; qu'enfin leurs aqueducs amènent l'eau à Rome en telle quantité que ce sont de véritables fleuves qui sillonnent la ville en tous sens et qui nettoient les égouts (Strabon, 5, 3, 8 - trad. A. Tardieu, non revue)

Certaines comparaisons sont plus elliptiques, en ce sens qu'il appartient au lecteur d'établir les points de ressemblance. Par exemple, sur l'île de *Tyros* (= *Tylos*, i.e. Bahrein), les temples sont semblables aux temples phéniciens (Strabon, 16, 2, 4). Voir aussi la comparaison du Caucase avec les Alpes Celtiques (Arrien, *P. Eux*., 16). Autre exemple, un descripteur d'époque ptolémaïque décrit une flore inconnue de la région de Gash (Soudan) par simple comparaison implicite avec la flore méditerranéenne (parties soulignées). La description se contente donc d'une vague ressemblance. Il semble aussi que, en l'absence d'analogie possible, certains descripteurs renoncent à décrire (fruits « inconnus chez nous »):

> À partir des *Tauroi*, la côte s'infléchit vers l'est et, au solstice d'été, les ombres tombent vers le sud, jusqu'au deuxième mois (?), contrairement à ce qui se passe chez nous. Ce pays a aussi des fleuves qui coulent des montagnes appelées *Psebaiai*. En outre, il est coupé par de grandes plaines qui portent <u>la mauve, le cresson</u> et le palmier, tous d'une taille incroyable. ; il produit aussi des fruits variés, dont le goût est fade et <u>qui sont inconnus chez nous</u>.» (Diodore de Sicile, 3, 41, 2-4).

Annexe 1 - Lire les paysages de la géographie antique selon Christian Jacob

Nous avons, dès la présentation générale de notre projet (voir annexe 4), insisté sur l'intérêt d'un article de Chr. Jacob relativement méconnu, et pourtant fort riche[37]. Il nous a semblé utile de rassembler ci-dessous certains passages particulièrement importants.

Au commencement de son article (p. 159-160), C. J. distingue deux approches possibles de la description antique du paysage[38] :

> La première s'intéresse à la mise en forme écrite du réel par le descripteur. En d'autres termes, on cherche, à partir des détails retenus par le descripteur antique, faire une histoire et une archéologie du paysage. Si nous prenons l'exemple de l'embouchure d'un fleuve, cette approche vise à déterminer l'écart qui sépare le paysage tel qu'il était dans l'Antiquité, et celui qu'il est devenu aujourd'hui.
>
> L'autre approche – celle qui intéresse C. J. – se concentre sur la mise en forme écrite de la description (« le processus discursif »). L'auteur veut aussi comprendre la logique qui conduit le géographe à insérer la description paysagère dans son texte. Les citations qui suivent développent cette question.

[1] (p. 160) « C'est à ce point que s'impose la nécessité d'une lecture proprement historique des descriptions grecques de paysages, car la perception et la représentation de cette dimension du réel est historiquement déterminée. Les contraintes de la culture collective, à une époque et dans une société données, l'ensemble des textes et des images qui circulent et informent la façon de dire et de voir le monde, cet héritage culturel qui programme la curiosité, les intérêts et les méthodes et la rhétorique des intellectuels, tout cela fait que le paysage décrit par le géographe grec n'est pas le paysage du cosmographe de la renaissance, ni celui de Vidal de la Blache ou de Reclus (…). [Il faut] lire les descriptions de paysages par rapport aux autres discours composant le texte géographique (cartographie, ethnographie, histoire…), lire le texte géographique (…) en référence à l'ensemble de la Bibliothèque des Anciens (les naturalistes, les médecins, les romanciers, les historiens etc.). »

[2] (p. 160) « Le paysage survient lorsque le géographe renonce à son regard synoptique et aérien sur la terre, à son regard de cartographe qui mesure et proportionne, repère des formes et des emboîtements de formes. Le regard est désormais plus « terre à terre », il est borné par un horizon, des obstacles topographiques. La description paysagère suppose un observateur implicite ou présent dans le texte, un promeneur qui contourne, surmonte, découvre. A la vision cartographique de l'espace se substitue un point de vue qui focalise le paysage, selon l'axe linéaire d'un parcours orienté ou d'un lieu d'observation surplombant. Le regard sera unidirectionnel, giratoire ou panoramique. Il rejoindra dans certains cas extrêmes le

---

[37] Le thème de la description des lieux est également abordé dans la synthèse Géographie et ethnographie en Grèce ancienne, Paris, 1991, p. 151-157, mais de façon moins approfondie.

[38] Note : pour une première approche sur le paysage dans la géographie moderne, on peut consulter les pages développées par l'E.n.s. de Lyon : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/paysage. Par ailleurs, le 135e congrès des sociétés historiques et scientifiques (CTHS) était consacré au paysage (http://cths.fr/co/congres.php?id=154).

regard panoptique du cartographe qui voit l'espace à plat d'un œil qui embraserait depuis quelques sommets montagneux le paysage à 360°. »

[3] (p. 160-161) « La dialectique existant entre le regard du voyageur et l'œil synoptique du cartographe est fondamentale car elle dessine une échelle, une gradation impliquant des variations dans les procédures de la description du paysage. Dans le cadre de l'itinéraire terrestre ou du périple maritime, nous sommes en présence d'une vision limitée, mais continue, où le paysage se déroule sur un mode « cinématographique », dans une succession où toutes les métamorphoses peuvent être restituées. Le défilé du paysage se conforme au rythme du parcours, avec des effets de récurrence, de gradation, de nouveauté. Mais dans la description régionale, les paysages ne sont plus traversés, mais posés globalement comme unités parmi d'autres. Le cartographe se soucie fondamentalement du schématique et du quantifiable : le paysage apparaît dans ce cadre comme un facteur qualitatif, produisant des significations qui viennent se surajouter à la représentation des territoires. Dans la description régionale, celle de Strabon, par exemple, le paysage se prête à un inventaire d'objet. La procédure est capitale en ce sens que le mot « paysage » n'existe pas en grec. Je ne suis même pas sûr que le concept même de « paysage » ait un sens pour le géographe grec. Mais plus qu'un obstacle pour l'analyse, cette donnée objective est un moyen de l'orienter différemment. D'abord en étant conscient que le « paysage » est un effet de lecture, ce que l'on perçoit au terme d'un processus de représentation ; l'objet de préexisterait pas à l'image qui le construit. Ensuite, en considérant que l'absence d'une catégorie globale du paysage traduit le morcellement de la perception de la perception de l'environnement spatial, son éparpillement dans des objets hétérogènes : le relief, la flore, la faune, les aménagements urbains, les vestiges du passé. La description de chacun de ces aspects de l'environnement spatial aurait ainsi sa logique spécifique, ses modèles propres, et relèveraient de domaine de savoir autonomes. Ce sera le rôle du discours géographique que d'établir des corrélations, des rapports de causalité et d'analogie, ou, au contraire, d'assumer l'indépendance, l'autonomie et la non-systématicité de ces différents niveaux. Dans la description régionale, on voit toujours cette tentation encyclopédique de réunir toutes les composantes du territoire, de dénombrer, d'organiser l'espace selon des taxinomies préalablement constituées, de mettre le lexique au service de cette appréhension du réel. (…) Il serait trop simple de s'en tenir à ce premier modèle d'organisation du paysage (paysage parcouru et focalisé par un point de vue, ou organisé en tableau comme inventaire des objets d'un espace régional) et d'opposer en conséquence une construction du paysage basée sur l'autopsie et l'expérience à une description objective plus intellectuelle et systématique. Là où nous croyons retrouver une vision empirique, là où la description se fait « pittoresque », il s'agit souvent d'un texte fondé sur la réécriture de sources antérieures et livresques. Lorsque Strabon décrit l'Inde ou une cité grecque qu'il n'a pas visitée, il reconstruit un paysage et une topographie au moyen de la compilation, selon des logiques préalables que nous voulons analyser. Ce n'est pas le référent qui importe, mais l'idée que l'on s'en fait a priori, les représentations préexistantes qui modèlent son image, déterminent sa configuration et ses conceptions. Ces représentations, ce sont les descriptions des géographes antérieurs, les voyageurs et les auteurs « littéraires », les cartes et, le cas échéant, les images figurées. »

[4] p. 161-162 [Au sujet de la logique du voyageur ou du géographe sur le terrain] « La logique n'est pas celle d'une perception uniquement sensorielle, d'une phénoménologie

intemporelle. Le regard est socialement, culturellement, professionnellement déterminé[39] et sélectionne dans la réalité les traits les plus pertinents désignés par une curiosité, une compétence, des lectures et des références intellectuelles qui ne sont jamais tout à fait les mêmes d'un individu, d'une époque à l'autre. Soit donc la lecture du paysage par le géographe, qui retient certains traits (relief, proportion, couleur), certains détails spécifiques (nature du sol, faune, végétation). Dans cette perception de ce qui constituera l'objet de la description, il y a d'emblée un double processus de perte (perte de ce qui échappe au regard, du réel) et de gain (gain de signification, gain de cohérence, de lisibilité et d'organisation). Il peut aussi s'agir de la lecture que le géographe fait de la relation d'un voyageur qui s'est aventuré dans des contrées lointaines : il doit alors reconstituer la topographie et le paysage dans une « image mentale », saisir les lignes de force et les traits distinctifs fondamentaux. Ce n'est là qu'une étape qui précède la réécriture de la description dans un nouveau texte : pure et simple reproduction du modèle ou jeu plus complexe d'une imitation qui implique la paraphrase, l'accent mis sur certains aspects de la description antérieure, expansion ou condensation des énoncés, dérivation synonymique etc. Les stratégies de cette imitation peuvent être diverses. Elles visent dans certains cas la perpétuation de stéréotypes descriptifs et la reconnaissance impliquée de la part du lecteur concerne moins le référent que le modèle littéraire. Nous avons pu constater, dans l'étude de la *Description de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie (…) que certaines descriptions pittoresques n'étaient que la réécriture de modèles antérieur[40]. »

[5] p.163 « Aussi lorsque nous parlons de la lecture du paysage par les géographes grecs, convient-il de rappeler qu'il s'agit de la mise en scène discursive de cette lecture et non pas d'une hypothétique expérience existentielle de l'espace. »

Les pages qui suivent abordent la question suivante : « Quel est l'effet, sur le lecteur, d'une description de paysage. » (p. 163). C. J. explore les réponses théoriques apportées par les Grecs, à savoir :

> D'un côté, la *mimêsis* (le lecteur, connaissant le paysage décrit, fait coïncider celui-ci avec l'image suggérée par le texte).
>
> De l'autre, la *phantasia* (notion stoïcienne), qui aboutit à la constitution d'une image mentale : « Le lecteur sédentaire peut ainsi concevoir les paysages des régions les plus lointaines. Ce modèle serait finalement le plus important, car, en dehors des paysages relevant de son environnement familier, le lecteur est amené, par le biais de la description géographique, à se représenter des paysages jamais vus : les bords du Gange, le rivage de l'océan du nord, les sables de l'Afrique ou les steppes désertiques de la Scythie. »

Cette « image mentale », qui se développe à partir de la description, échappe bien sûr à l'analyse. L'historien ne peut travailler que sur l' « image discursive ».

---

[39] Note de S. L et P. S. : voir Cl. Levi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, 1955, p. 92.

[40] C. J. prend pour exemple la description de la plaine du Pactole, réécriture d'un modèle qui commence avec Homère et revit à l'époque hellénistique (Callimaque, Apollonios de Rhodes). Un peu plus loin, il revient sur le sujet, dans une perspective qui semble résolument « structuraliste » (il évoque, p. 167, une « étude des représentations abstraites et imaginaires qui structurent une image mentale du monde ») : de la comparaison du paysage stéréotypé des contrées nilotiques, et d'un passage du *Périple d'Hannon* (le fleuve *Khretês*), il tire la conclusion – quelque peu abrupte – que ce périple reconstruit les paysages libyques selon les stéréotypes traditionnels.

C. J. poursuit ses réflexions sur l'analyse de l' « image discursive », remarquant que d'un côté, la description des lieux cherche à saisir les éléments d'un paysage qui fondent son identité et le rendent « irréductible à tout autre » ; mais que d'un autre côté cette identité est construite avec des mots génériques. L'idée de la dimension « générique » de la description paysagère est illustrée par l'exemple suivant :

[6] (p. 164-165) « Nous lisons chez Strabon (12, 3, 31) la description d'un site du Pont-Euxin : Du même côté, à moins de 200 stades de Cabires, s'élève la roche de *Kainokhôrion*, position naturellement très forte et très escarpée, ayant à son sommet une source d'où l'eau jaillit avec abondance et à sa base un fleuve et un ravin profond. Son énorme hauteur {au-dessus} du col ou défilé qu'elle commande suffirait déjà à rendre cette roche inexpugnable, mais elle possède en outre de magnifiques remparts, qui, à l'exception de la partie que les Romains en ont détruite, sont encore debout tout entiers. Ajoutons que le pays environnant est tellement couvert de bois et de montagnes et tellement dépourvu d'eau qu'il serait impossible, dans un rayon de 120 stades, d'y établir un camp. C'est dans *Kainokhôrion* que Mithridate avait enfermé ses joyaux les plus précieux, les mêmes qui se trouvent aujourd'hui au Capitole, où Pompée les a déposés.[41] A l'évidence, ce sont des considérations stratégiques qui guident le regard du géographe. On peut être sensible au dessein de restituer la configuration du site dans ce qu'elle a de plus spécifique. Mais cette aspiration de la description à saisir le réel ne doit pas faire illusion. Même pour saisir l'identité constitutive du lieu, il faut les mots pour le dire et une syntaxe pour ces mots, et par là le générique se trouve introduit. Le lexique a déjà une organisation propre et la pluralité des mots implique un découpage du réel en taxinomies préalables. Qu'on nous pardonne ces trivialités, mais une « forêt », une « prairie », une « rivière » ou une « montagne », n'est jamais exactement la même d'un lieu à l'autre, ni d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. La diversification même du lexique antique pour une réalité que nous englobons sous un nom catégoriel comme « montagne », cette diversification pose problème, car elle renvoie à un éventail complexe de significations. Par exemple, Denys, au II^{e} siècle, a un lexique déjà fort élaboré pour désigner les lieux élevés : *ouros, skopiê, erumnê chtôn, koruphê, knemoi, pleurai, kolonê, prôn*. Devant cet éparpillement, on peut adopter deux positions : soit considérer que cette variation est de pure forme et relève de l'effet de style (éviter les répétitions ou se plier aux contraintes de la métrique), soit admettre que nous disposons d'une échelle de significations, par exemple une hiérarchie de l'espace le plus bas à l'espace le plus élevé, ou une focalisation isolant telle partie du relief (la base, le milieu, le sommet). Mais d'autres investissements de sens sont possibles, qui ne relèveraient plus de la dénotation, mais de la connotation. Ce seraient des catégories générales, se présentant comme des oppositions binaires (avec leurs zones de recoupements et de transition) : espace sauvage / cultivé, habité / inhabité, dangereux / sécurisant, angoissant / rassurant etc. Ce serait encore toutes les nuances métaphoriques attachées à certains termes, issus par exemple du lexique de l'anatomie et suggérant une représentation anthropomorphique de l'espace : avant de taxer cette dernière d'archétype ou de lieu commun, il convient d'en apprécier la cohérence, le pouvoir évocateur, les liens qui la rattachent aux savoirs médicaux et anatomiques de l'Antiquité ou aux pratiques sociales qui régulent le découpage des corps animaux, par exemple lors du sacrifice. La réception de ces descriptions paysagères repose finalement sur la compétence lexicale du lecteur, sur le degré d'assimilation et de maîtrise des variations et des subtilités d'un lexique (celui de la langue courante, des langues techniques, scientifiques etc.). La dimension générique du paysage résulte donc du découpage imposé au réel par la grille

[41] La citation donnée ici est un peu plus longue que celle de C. J.

linguistique. Du réel à sa description, il y a une perte du sens au niveau de la dénotation (de ce qui cernerait l'identité irréductible d'un relief, d'un territoire) puisque l'on ne retient que le générique au détriment de la singularité (…), mais il y a aussi un gain de sens à ce niveau de la connotation puisqu'il y a chez le lecteur la convocation d'une mémoire de locuteur, d'une compétence lexicale indissociable d'un savoir partagé par un groupe, dans un lieu et une époque donnés. » (…) La difficulté est donc effective, pour nous, lecteurs modernes, qui ne disposons plus de ce réseau implicite et analogique de références. Comment lire les descriptions géographiques de l'Antiquité où le littoral, le relief, l'espace plat, le cours d'eau etc. sont représentés par un lexique très organisé, mais dont la logique échappe à notre intuition ? »

Ce passage est suivi d'un examen des termes *eskhatia*, *agros*, *hulê*. C. J. explique ensuite que le même type de raisonnement d'applique aux adjectifs qualificatifs. Il suggère aussi que l'étude du lexique de l'espace et du paysage pourrait ne pas se limiter au corpus des géographes, mais porter sur les textes poétiques, romanesques, mythographiques, historiques, dramatiques … « C'est au terme de ce parcours que l'on pourra entreprendre un étude anthropologique des représentations du paysage » (p. 166).

La pensée de C. J. se développe ensuite autour de perspectives de type structuraliste, et, dans le même ordre d'idée, sur la possibilité que le paysage, dans le récit de voyage, contribue à la progression de la narration (les textes choisis sont l'*Enquête* d'Hérodote, l'*Anabase* de Xénophon, l'expédition d'Alexandre le Grand [pas d'auteur nommé], le *Périple d'Hannon* [p. 168-169]). La même approche structuraliste parcourt l'examen de la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie, les paysages prenant place dans le système des traits qui définissent l'altérité. L'article se termine avec une réflexion sur la façon dont les mythes s'insèrent dans l'espace, à partir de la *Périégèse* de Pausanias.

Annexe 2 - L'analyse du paysage selon un géographe moderne

Ce tableau est emprunté à Ch. Avocat, « Essai de mise au point d'une étude des paysages », *dans Lire le paysage, lire les paysages, Actes du colloque des 24 et 25 novembre 1983* (Université de Saint-Étienne), Saint-Étienne, 1984, 11-29. L'auteur propose une « fiche paysagère », outil dont le but est de « parvenir au paysage global par une intégration scientifique de toutes ses composantes » (p. 21). L'analyse paysagère, pour l'auteur, « représente le point de rencontre entre deux réalités totalement différentes : d'un côté, une (ou plusieurs) images sensorielle(s) correspondant à notre 'vision' du monde, c'est-à-dire filtrée par notre imaginaire, notre psychologie, nos expériences antérieures, notre esthétique …, de l'autre une réalité physique, objective, tridimensionnelle (…) »

1. Approche sensorielle	
1.1 Moyens de découverte	infrastructure de circulation * point de vue * autres
1.2 Description, résultant de l'appréhension sensorielle du paysage	Volumes (nature, aspect, géométrie, apparence) Formes * Trames * Lignes Couleurs * Lumière Mouvements Matières : 1) nature (minérale, végétale, eau) - 2) texture (minérale, végétale, eau) Odeurs Bruits Signes culturels
1.3 Echelle de perception	Echelle de vision * échelle interne * complexité * lisibilité
1.4 Conclusion	Définition d'une ambiance paysagère
2. Analyse des caractères du paysage	
2.1 Organisation dans l'espace	Unité-diversité * monotonie-contraste * cohérence-incohérence * continuité-discontinuité * densité-éparpillement ...
2.2 Organisation dans le temps	Pérennité-éphémère * permanence -mutation * statisme-dynamisme * stabilité-instabilité ...
3. Composantes socio-économiques	
3.1 Habitat	Type d'habitat (résidentiel * individuel *collectif) * Architecture (traditionnelle * contemporaine * pastiche) * Mode d'organisation (Groupé * dispersé * isolé * lié à une activité)
3.2 Activités	Type d'activité agricole & type d'espace agricole * industrie * commerce * tourisme
3.3 Infrastructures	Routes * lignes HT/MT * voies ferrées * canaux ...
3.4 Usages et pratiques	fréquentation du site * accessibilité *imagerie
3.5 conclusion	Symbolique et valeur culturelle du paysage
4. Composantes naturelles	
4.1 Incidences du climat	
4.2 Présence du relief	

4.3 réseau hydrographique	
4.5 Importance des formations végétales	Composantes vivantes * écrans visuels *limites paysagères
5. Conclusion	
Conclusion sur la valeur patrimoniale du paysage (écologique, historique, touristique, économique)	

Annexe 3 - Une suggestion pour les travaux à venir : la démarche comparative

Il y a foison de description de lieux et de paysages dans la littérature géographique et dans les relations de voyage modernes. Certains modernes ont décrit des lieux qui font aussi objet de descriptions antiques. On peut donc comparer les réalisations anciennes et modernes. La série présentée ci-dessous pourrait être placée en contrepoint de certains passages d'Agatharchide de Cnide, d'Artémidore d'Éphèse et du Périple de la mer Érythrée. Des extraits qui suivent se dégage l'impression que certaines contraintes étaient semblables pour les descripteurs, antiques comme modernes : point de vue, cohérence à donner à la description, le choix des détails, contraintes du lexique etc. Seul se détache ici, par son lyrisme, Monfreid.

Ed. Combes et M. Tamisier, *Voyage en Abyssinie* ..., Paris, 1838, volume, 1 p. 81

Nous passâmes une nuit dans la baie d'Amphila, dont le mouillage est excellent même pour les gros navires, et le lendemain, nous découvrîmes Dâhlac, l'île la plus considérable de la mer Rouge : elle s'étend du nord-ouest au sud-est et est dépendant de Massaouah. On ne récolte presque rien dans cette île, quoiqu'elle soit soumise à des pluies périodiques qui tombent par torrents en décembre, janvier et février; on n'y rencontre que des troupeaux de chèvres qui, après l'époque des pluies, fournissent du lait en abondance. La langue arabe est généralement connue dans cette île

Ch. Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, Paris, 1852 (volume 2, p. 59-60)

L'île de Zanzibar, ou mieux, Zendzibar, tire son nom de la partie du continent african dont elle dépend, et que les Arabes nomment Zendjibar, terre des Zendjes ou des noirs. Les Souahhéli, dans le pays duquel elle est comprise, la désignent sous le nom d'Anggouya; elle s'étend, en longueur, entre les parallèles de 5°43' et 6°28', et, en largeur, entre 36°5' et 37°16' de longitude. Son gisement est à peu près nord-nord-ouest et sud-sud-est, à une distance moyenne de 21 milles de la terre ferme. Cette île est basse; du pont d'un navire, on aperçoit à peine, à quatre ou cinq lieues, les têtes de cocotiers qui dominent ses points les plus élevés. Elle paraît bien boisée et l'aspect général en est riant; son rivage présente presque partout une plage, sauf à ses deux extrémités nord et sud, où il est plus accore et terminé par des falaises rocailleuses. En plusieurs endroits de sa côte ouest, le rivage est bordé d'une chaîne d'îlots et de bancs de sable ou de corail qui y forment des havres parfaitement abrités (...). Le rivage oriental de Zanzibarou, autrement, la côte du large est roide, accore et sans mouillage, sauf la baie située à sa partie moyenne, à l'ouvert de laquelle, durant la mousson de sud-ouet, un navire pourrait mouiller en cas de nécessité, mais qui n'est fréquentée, d'ailleurs, que par bateaux du pays.

Monfreid, *Lettres d'Égypte, Érythrée, Inde et autres lieux*, in *Aventures extraordinaires* (1911-1921), Paris, 2007, p. 577.

Nous approchons de la Grande Hanish, laissant par tribord des petites îles bizarrement découpées qui se dressent hors de la mer, comme de colossales ruines. Le soleil se couche derrière la Grande Hanish, le temps est un peu brumeux et le ciel est rouge-orange. Les

montagnes de l'île semblent être en velours noir et grenat foncé. De grandes coulées de sable blanc émergent au milieu de la lave noire. J'approche à quelques encablures du rivage, à l'"embouchure" d'une de ces rivières de sable blanc. J'ai la vision d'un monde mort, la plage est hérissée de récifs noirs qui semblent de vieilles épaves rongées par la mer. Le crépuscule, ciel rouge, le vent qui souffle, brûlant, achèvent de rendre dramatique l'aspect de cette grande île morte.

C. Malte-Brun, *Géographie universelle (rectifiée par E. Cortambert)*, tome 4 (partie 6), p. 415-416.

La côte de l'Abyssinie ne forme qu'une grève de sables brûlants; aucune végétation ne s'y montre; à quelque distance seulement de cette grève se montrent de petites vallées, de petites collines, qui ondulent parallèlement au rivage, et l'on commence à y trouver de l'eau dans des puits creusés dans le sable; mais on ne voit croître encore que des plantes épineuses, des mimosas, des euphorbes et des cactus. A quatre ou cinq lieues de la côte, les chaînes deviennent plus tranchées, les vallées plus verdoyantes; des ruisseaux tracent leur sillon ça et là; enfin se dresse la haute chaîne qui forme le plateau oriental. Elle est plus rapprochée de la côte vers le nord que vers le sud, où elle est bordée de la vaste plaine de sel.

Dans la plaine de Massaouah s'élève, sur une petite île, la ville de ce nom, avec une mauvaise forteresse et un très bon port. Le gouvernement turc est le maître de cette position importante, où débarquent les voyageurs qui se rendent en Abyssinie par mer. C'est d'ailleurs une ville misérable et peu peuplée. Les habitants parlent un idiome qui n'est ni l'arabe, ni l'abyssin, mais qui se rapproche de l'idiome de Tigré. Arkiko, au sud de Massouah, est une rade ouverte aux vents du nord-ouest. C'est la résidence d'un petit chef indépendant. (...)

Sur cette côte basse, sablonneuse et brûlante, nommée Samhara, on voit diverses tribus nomades : les Choho, peuples hospitaliers très noirs de peau, maigres, élancés, ayant un drap de coton blanc pour tout vêtement, et portant les cheveux en boucles épaisses; les Habab, qui ont des mœurs simples et patriarcales, et les Hazorta, qui sont petits et d'un teint cuivré. Comme les anciens Troglodytes, ces peuples habitent les creux des rochers, ou des cabanes faites en joncs et en algues. Pasteurs, ils changent de demeures selon que les puits font éclore un peu de verdure sur ce sol brûlé; car, lorsque la saison pluvieuse cesse dans les plaines, elle commence dans les montagnes; lorsqu'ils descendent de celles-ci, ils transportent des provisions de sel qu'ils y ont recueilli et qu'ils échangent contre des grains.

Quoique le climat de cette côte soit d'une extrême chaleur, les mœurs pastorales y prolongent la vie au-delà du terme ordinaire: M. d'Abbadie parle de vieillards de 130 et 150 ans. Ce voyageur a trouvé dans les coutumes et les récits des habitants une admirable simplicité d'usages et une délicieuse fraîcheur de traditions.

Annexe 4 - Présentation du projet ; programmes des trois premières journées



Paysages d'Orient et de Méditerranée

Une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton, Didier Marcotte et Pierre Schneider

Présentation du projet





Paysages d'Orient et de Méditerranée : une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Cinq rencontres sous forme d'atelier de travail, organisées conjointement par :
Stéphane Lebreton (CREHS- Université d'Artois) ;

Didier Marcotte (Crimel – Université de Reims) ;

Pierre Schneider (Hisoma/Maison de l'Orient et de la Méditerranée – université d'Artois).

1. **Présentation du projet : paysage et description des lieux dans le savoir géographique antique**.

Le paysage – un terme qui fait son apparition à la Renaissance – a fait l'objet de recherches poussées dans les champs disciplinaires qui considèrent sa dimension esthétique (peinture, littérature), esthétique et sociale (architecture ; écoles du paysage). Cependant, le paysage a été, et est un objet de recherche majeur pour la géographie : de Humboldt à la géographie contemporaine, la bibliographie est considérable.

La question du « paysage » n'est pas étrangère au domaine de l'antiquité, mais elle entre dans des segments de recherche spécifiques : 1) l'archéologie (archéologie du paysage) ; 2) les études littéraires (par exemple, la nature et la fonction du paysage dans la poésie lyrique latine, ou le paysage dans les poèmes homériques) ; 3) l'iconographie antique (par exemple, les fresques des villas vésuviennes ou les mosaïques).

En d'autres termes, les textes grecs et romains qui sont spécifiquement dévolus à la description du monde habité (chorographie ; monographies du type *Persika* …) et ceux qui incorporent des descriptions de lieux (historiographie [Hérodote, Polybe, Procope de Césarée …] ; biographie [histoires d'Alexandre le Grand]) sont plutôt restés à l'écart. Or les « paysages » (au sens très ouvert de « représentation des traits et formes d'un espace limité ») abondent dans ces textes. En voici deux exemples :

Le Port de Calpé est à mi-chemin entre Héraclée et Byzance, quand on vient par mer de l'une ou de l'autre ville. Un promontoire s'avance dans la mer ; la pointe qui y descend est formée par un rocher escarpé, qui n'a pas moins, à l'endroit où il est le plus bas, de vingt brasses de hauteur. La langue de terre qui relie ce promontoire à la côte a environ quatre plèthres de large et sur ce promontoire l'espace est suffisant pour contenir dix mille habitants. Le port au pied même du rocher a son rivage orienté vers le couchant. Une source abondante d'eau douce jaillit près de la mer, dominée par le promontoire. Il y a là, sur le bord même de la mer, une forêt d'arbres de toutes sortes, surtout de ceux dont le beau bois sert à la construction des navires. La montagne qui s'avance dans l'intérieur du pays n'a pas moins de vingt stades, de grands arbres de toute essence croissent à profusion. Le reste du pays est beau et spacieux, avec de nombreux villages habités : en effet, le sol produit de l'orge, du blé, toutes sortes de légumes, du millet, du sésame, quantité de figues, des vignes nombreuses qui donnent un vin agréable ; en un mot, tout y pousse, sauf les oliviers. (Xénophon, *Anabase*, 6, 4, 3-6).

À partir de cet endroit (la mer Rouge, probablement dans la région d'Aqiq [Soudan]), *le golfe commence à se resserrer et à s'infléchir vers les régions de l'Arabie. Et, dans la nature de la terre et de la mer, il se produit un changement dû au caractère spécifique des lieux : le pays qui se présente est entièrement bas, sans aucune hauteur pour le dominer ; la mer, dont le fond affleure, n'offre nulle part plus de trois brasses d'eau ; et sa couleur est absolument verte. Cette teinte lui vient, à ce que l'on dit, non d'une propriété naturelle de l'élément liquide, mais de l'abondance de la mousse et des algues qui apparaissent en transparence depuis le fond de l'eau. Aussi, pour les embarcations munies de rames, la mer est-elle propice en ces parages parce qu'elle n'y roule pas de vagues sur une grande distance et qu'elle offre une quantité stupéfiante de poissons à pêcher* (Diodore de Sicile, 3, 40, 2-3)

Les grandes études de l'histoire de la géographie antique ne traitent pas la question en tant que telle. Le dernier ouvrage en date (D. Dueck) ne l'aborde pas en tant que domaine d'études à part entière dans son chapitre intitulé « Descriptive Geography » : le paysage (« lanscape ») se limite à quelques allusions (voir p. 26 ; 31-32 ; 36-37). Il y a , par ailleurs, peu d'articles qui se consacrent à cette question : pour donner un exemple, celui de P. Pédech (« Le paysage chez les historiens d'Alexandre (1)», *Quaderni di Storia* 1 (1975) 1-14) est un catalogue d'extraits rangés dans l'ordre chronologique. À notre connaissance, seul se dégage un article de Chr. Jacob (« Essai de mise au point d'une méthode d'étude des paysages », in *Lire le paysage, lire les paysages: actes du colloque des 24 et 25 novembre 1983*, Saint-Etienne, 1984, 159-175) ; mais, comme son titre l'indique, c'est une série de propositions, qui attendent une exploitation. Ces réunions de travail se proposent donc de combler ce qui semble être un quasi-vide dans l'étude de la géographie antique.

2. **Organisation et finalités du projet**

Ce projet s'intéresse au « discours géographique ». Ce terme signifie que l'on ne se concentre pas seulement sur les auteurs classés par nous comme « géographes » ou « chorographes » (Strabon, Ératosthène, Pomponius Mela, Denys le Périégète etc.), puisque, comme on l'a dit, la description des lieux peut apparaître chez les historiens ou les rédacteurs de « monographie régionales ». De façon pratique, les auteurs retenus par les « classiques » de l'histoire de la géographie (Bunbury, Thomson …) doivent former le corpus de cette recherche. Cependant il ne faut pas s'interdire de débusquer le « discours géographique » en dehors de ce répertoire (par exemple, l'une des meilleures descriptions de la mangrove tropicale se trouve chez Théophraste).

Le cœur du projet est la constitution d'un large échantillon de textes, d'un corpus apte à soutenir une réflexion d'ensemble. Il s'organise de la façon suivante :

a) Chaque journée d'étude s'intéresse aux paysages d'un ensemble spatial déterminé, à savoir (dans l'ordre) : 1) paysages littoraux – 2) paysages fluviaux– 3) paysages urbains – 4) paysages de montagne – 5) paysages des marges.
b) Les paysages du monde méditerranéen seront mis en parallèle avec des paysages des mondes extra-méditerranéens, dans l'idée que cette approche comparative pourrait stimuler la réflexion. On a choisi, parce qu'elle offre un volume documentaire exploitable, la partie méridionale et orientale de l'*oikoumenê*, à savoir : les contrées de l'océan Indien ; l'Asie intérieure (Mésopotamie, Perse, Bactriane …) ; l'Éthiopie (au sens le plus large).
c) Chaque journée comprend quatre dossiers documentaires, ou « études de cas ».

Chaque intervenant est invité à présenter un ensemble de documents qui correspond aux critères définis ci-dessus. Cet échantillon est commenté – les pistes de recherches indiquées ci-après ne sont que des suggestions pour la réflexion –. L'insertion, à titre de comparaison, de descriptions que l'on peut trouver chez les voyageurs modernes, ou dans certaines géographies (Humboldt, Ritter, Reclus …), de gravures anciennes, de photographie est vivement encouragée, comme dans l'exemple ci-dessous (description du littoral du Somaliland, entre Zeila et Berbera)

> Strabon, 16, 4, 14 : *À la même hauteur (= longitude), dans l'intérieur des terres, se trouve la* potamia *(= vallée fluviale & embouchure) d'Isis et la* potamia *du Nil, couvertes l'une et l'autre de ces précieux arbustes qui donnent la myrrhe et l'encens. On y signale également la présence d'un grand réservoir qu'alimentent les eaux qui descendent des montagnes.*



G. Revoil, *Voyage au pays des aromates*, Paris, 1880

Th. von Heuglin, *Reise in Nordost-Afrika und längs des Rothen Meeres im Jahre 1857*, p. 430) : *Die Gegend ist sehr gebirgig und in NÖ. zu O. befindet sich ein mehrere 100 Fuss hohe, steile Klippe die von drei Seiten vom Meer umspült und nur durch ein schmales Thal von der Gebirgen des Festlands getrennt ist. Diese Klippe heisst Chansirch* [= ras Kharizira, à l'est de Berbera], *ihre nördlichste Spitze ist unter 10° 52' N.Br. und zwischen ihrer Südostseite und dem Festland ist eine kleine seichte Bucht. Wadi und Gebirge sind nicht ohne Vegetation, so dass Kerems Bewohner einen ziemlichen Viehstand halten. Es besteht von hier aus einiger Handel mit Aden und werden ausser Schlachtvieh und Butter Gummi, Myrrhen, Straussenfedern (…) ausgeführt.*



Encensiers dans les monts Daalo (Somaliland)

L'organisation sous forme d'atelier de travail a pour but de susciter une ample discussion. Le nombre limité d'intervenants (quatre par journée) donne de l'amplitude horaire. Pour enrichir la discussion, un géographe, est invité à enrichir les réflexions.

Nous voudrions, avec cet atelier, mieux comprendre les principes et la finalité de la description des lieux dans la « géographie » antique. Nous suggérons à ce titre les thèmes et pistes de recherche suivants :

- Définition de ce qu'est la singularité des lieux (*idiômata tôn topôn*) ; des composantes du paysage (éléments physiques, faune, flore ; présence des groupes humains) ; unité ou séparation de la description des lieux et de l'exposé ethnographique.
- Typologie des descriptions (allusives, courtes, longues) et insertion de celles-ci dans le discours géographique et / ou ethnographique.
- L'espace, ou échelle, du paysage décrit: lieu délimité (la Crau ; le golfe d'Aqaba) ou espaces plus vastes (le paysage fluvial du Nil à l'échelle de toute l'Égypte).

- Point de vue et regard.
- Outils intellectuels de la description : présence de l'*autopsia* ; réécriture et recomposition à partir d'autres sources ; critères de la similitude (analogie) et de la différence ; choix du lexique ; présence de stéréotypes et de récurrences.
- Rôle de la dimension paradoxale.
- Présence d'une sensibilité esthétique.
- Place de la description des paysages dans la construction du savoir sur l'*oikoumenê* : le paysage comme base des recherches antiques sur le climat ou la dynamique des forces terrestres (par ex. séisme, érosion : Strabon, 4, 1, 7 : la Crau) ; paysages et divisions de l'espace.

La mise à disposition du travail est envisagée de la façon suivante : les textes (antiques et modernes) seront regroupés en anthologie annotée / commentée. Celle-ci sera accompagnée d'une synthèse introductive. Le choix du support (papier – numérique) est à déterminer.

3. <u>Calendrier (mis à jour au 30 janvier 2017)</u>
    - 20 mai 2015 : Arras – paysages côtiers
    - 14 octobre 2015 : Arras – paysages fluviaux
    - 13 décembre 2016 : Arras – paysages urbains
    - 22 mars 2017 : Arras – paysages de montagnes
    - 2017 : Reims – paysages des marges

Paysages d'Orient et de Méditerranée : une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton, Didier Marcotte et Pierre Schneider

Première session : paysages littoraux
Arras - 20 mai 2015 – 9 h. - 16 h. - Salle R1

Avec la participation de Marc Galochet, maître de conférences HDR en géographie (Université d'Artois)

10 h. : introduction - Stéphane Lebreton (Université d'Artois)

10 h. 15 – 11 h. 00 : « Le littoral vu de la mer et vu de la terre »
J.-M. Kowalski (École Navale – Paris IV)

11 h. – 11 h. 45 : « Strabon, de l'Indus à l'Euphrate (descriptions côtières des livres 15 et 16) »
Pierre-Olivier Leroy (Université de Reims)

12 h. : interruption des travaux

13 h. 30 – 14 h. 15 : « ἐγγὺς τῆς θαλάσσης : des mots pour décrire les paysages côtiers (Égypte méditerranéenne) »
Núria Garcia Casacuberta (Université de Southampton)

14 h. 15 – 15 h. : « Paysages littoraux de la mer Rouge et du golfe d'Aden (Diodore de Sicile ; Strabon ; *Périple de la mer Érythrée*) »
Pierre Schneider (Maison de l'Orient et de la Méditerranée – U. d'Artois)

15 h. : bilan de la première session – Marc Galochet et Stéphane Lebreton

Chaque intervention sera suivie d'une discussion

Contacts :
stephane.lebreton@univ-artois.fr
pierre.schneider@mom.fr

Description du programme : https://sites.google.com/site/mererythree/
(rubrique « programmes et projets »)

Paysages d'Orient et de Méditerranée : une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton, Didier Marcotte et Pierre Schneider

Deuxième session : paysages fluviaux
Arras – 14 octobre 2015 – 9 h. 30 - 16 h. - Salle R1

Avec la participation de Marc Galochet, maître de conférences HDR en géographie (Université d'Artois)

9 h. 45 : introduction – Pierre Schneider (Université d'Artois / Maison de l'Orient et de la Méditerranée)

10 h. 15 – 11 h. 00 : « « De *stoma* à *potamos* : désignations et dérivations des cours du Nil dans le Delta gréco-romain ».»
J.-Y. Carrez-Maratray (Université de Paris 13)

11 h. – 11 h. 45 : « Les possibilités du Nil. Le cas de l'insularité continentale : un modèle pour penser la géographie fluviale de l'Inde ? »
Laury-Nuria André (E.n.S. Lyon) (communication non présentée)

12 h. : interruption des travaux

14 h. – 14 h. 45 : « Les grands fleuves d'Asie centrale vus par les auteurs grecs et romains»
Laurianne Sève (Université de Lille 3)

14 h. 45 – 15 h. 30 : N. Maughan (désistement ; communication non présentée)

15 h. 30- 16 h. : bilan de la deuxième session – Marc Galochet et Stéphane Lebreton (Université d'Artois)

Chaque intervention sera suivie d'une discussion

Contacts :
stephane.lebreton@univ-artois.fr
pierre.schneider@mom.fr

Description du programme : https://sites.google.com/site/mererythree/
(rubrique « programmes et projets »)

Paysages d'Orient et de Méditerranée : une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique

Une série de cinq ateliers de travail organisée par Stéphane Lebreton et Pierre Schneider

Troisième session : paysages urbains

Arras – mardi 13 décembre 2016 – 9 h. 00 - 16 h. 30 - Salle R1 (Maison de la Recherche)

Avec la collaboration d'Anne-Gaëlle Weber, maître de conférences HDR de Lettres Modernes (Université d'Artois) et de Marc Galochet, professeur de Géographie (Université de Valenciennes)

9 h. 15 : introduction – Pierre Schneider (Université d'Artois)

9 h. 30 – 10 h. 15 – Catherine Saliou (Université de Paris 8) : « Décrire un paysage urbain : réflexions sur l'*Éloge d'Antioche* de Libanios (IV^{e} s. apr. J.-C.».

10 h. 15 – 11 h. 00 – Sergio Brillante (Université de Reims- Université de Bari) : « Du site à la ville. Les paysages urbains dans l'Italie de Strabon ».

11 h. 15 – 12 h. 00 - Anne-Gaëlle Weber (Université d'Artois) : « Du Caire à Pékin : les villes imaginaires des voyageurs du XIX^{e} siècle ».

****

13 h. 45 – 14 h. 30 – Ivan Matijasic (Westfälische Wilhelms-Universität Münster) : « Les mots du paysage urbain, à la lumière du lexique de Pollux ».

14 h. 30 – 15 h. 15 – Benoît Laudenbach (université de Strasbourg) : « Un paysage urbain rhétorique : le cas d'Alexandrie (et de quelques autres villes) chez Strabon (et chez quelques autres auteurs) ».

15 h. 30 – 16 h. – Eleonora Sideri (Université de Reims) : « Notes sur le paysage urbain de *Lugdunum* chez Strabon ; à propos de trois paragraphes de la *Géographie* (IV, 1, 11 – IV, 3, 2 – IV, 6, 11) ».

16 h. - 16 h. 30 - Anne-Gaëlle Weber (Université d'Artois), Marc Galochet (Université de Valenciennes), Stéphane Lebreton (Université d'Artois) : bilan de la troisième session.

Contacts : stephane.lebreton@univ-artois.fr ; pierre.schneider@mom.fr

Plan du campus : http://www.univ-artois.fr/Media/Menu-L-universite/Rubrique-informations-generales/Plan-Campus-Arras-2014